

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 6 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 oro / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér
 Italie 3 lire / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 liras
 Luxembourg, Styrie méridionale, Marche de l'Est 25 Pl.

Signal



Les pionniers de l'esprit

Voir dans ce numéro :
 Les Etudiants de 16 nations
 du meeting des Combattants
 de l'Europe

RENCONTRE AUX INVALIDES

Paris, début de l'été 1942

DANS l'ombre de la coupole dorée, sous laquelle repose Napoléon, se trouve le musée du passé glorieux de la France. Il offre certains côtés sensationnels, servant d'attraction au public, comme par exemple la vitrine où l'on voit le manteau et le chapeau de l'Empereur et celle où se trouve la cuirasse que traversa un biscaïen à Auerstadt. Mais au seuil de la Salle des Drapeaux, on s'arrête, saisi de respect et d'émotion. Là, se trouvent alignés les étendards qui racontent la gloire de la France. Ils s'inclinent de la voûte sombre : rouges, blancs, bleus, témoignages de la patrie et de l'Europe, de toutes les parties du monde et de tous les endroits où des Français ont combattu pour le pays, ont versé leur sang et sont tombés.

Par un après-midi de ce printemps 1942, alors qu'il n'y avait presque aucun visiteur dans l'immense salle calme et baignée d'ombre, un vainqueur et un vaincu de cette guerre se sont rencontrés.

Le vainqueur arrive d'abord. C'était un sergent allemand. Il portait l'uniforme gris, le liséré argenté au col et les épaulettes. La casquette plate à la main, il s'arrêta sur le seuil. Il salua, raidi. Levant la tête, il jeta un coup d'œil sur les drapeaux suspendus. Les bottes d'un soldat font du bruit quand il marche ; mais celui-ci avançait avec une telle précaution en passant devant les étendards, qu'on l'entendait à peine.

En lui-même, une voix secrète s'adressait aux drapeaux :

« Vous voici donc, couleurs sacrées, sur lesquels les enfants de la France ont prêté serment, comme je l'ai prêté moi-même, dans ma patrie, sur le drapeau noir, blanc, rouge. Dans chaque génération, ici comme chez nous, les hommes, les meilleurs, ont tenu leur serment, chaque fois qu'il l'a fallu, quand la guerre vous a déployés sous le ciel. C'est vous qui avez montré aux soldats la route à suivre, ici, comme chez nous, pour fixer et défendre, dans notre Europe, l'espace sacré de nos patries. Au cours de luttes séculaires, les deux pays qu'on nomme France et Allemagne se sont constitués.

« Mais pour la première fois dans l'histoire, on ne vous a pas déployés lorsque cette guerre a commencé, cette guerre qui me permet d'être aujourd'hui, ici devant vous. Vous qui fûtes les témoins d'actions historiques d'une telle grandeur qu'elles justifiaient les plus sanglants sacrifices, vous êtes restés ici. Sans doute parce que les deux pays en lutte n'avaient plus rien à réclamer l'un à l'autre qui rendit votre présence nécessaire.

« Nous autres, les vainqueurs, qui protégeons aujourd'hui l'Europe dans sa lutte pour son existence contre ses ennemis de l'Est et de l'Ouest, nous l'avons, du moins, compris ainsi. Lorsqu'il s'agit, comme dans la lutte contre l'Ouest, de lutter pour défendre la liberté du commerce et de la vie économique sur notre continent, les questions douanières et monétaires sont sans importance entre les voisins des pays d'Europe. Comme c'est le cas dans la lutte contre l'Est, lorsqu'il s'agit de défendre l'avenir de la France, de l'Allemagne, et toute la culture du continent européen, les forteresses et les frontières n'ont plus beaucoup d'intérêt. »

A cet instant, le discours muet fut interrompu par l'entrée du vaincu dans le hall.

Il portait le modeste vêtement d'un maître d'école et était entouré d'une troupe d'écoliers qu'il guidait dans le musée. En passant devant les drapeaux, il disait aux enfants les noms des régiments et les noms des batailles et cela résonnait comme une fanfare héroïque. Mais les enfants avaient aperçu le vainqueur, en uniforme allemand et leurs yeux brillaient étrangement.

Alors le vainqueur se rappela l'époque où il était lui-même le vaincu. Il avait le même âge que ces enfants. Il se souvint des sentiments d'amertume qui l'agitaient alors et s'adressant encore, en lui-même, aux drapeaux, il leur dit :

« Je les comprends et je respecte leurs sentiments. Mais les événements ont marché. Nous vivons à une autre époque. Les peuples les plus sûrs d'eux-mêmes et auxquels le monde semblait obéir ont été bouleversés et luttent pour leur existence. L'époque nouvelle a transformé les générations vivantes. Que sont, dans les feuillets de l'histoire, sous le vent de la tempête déchaînée, les vieilles querelles d'où est née l'Europe ? Ce qui est sacré, c'est la lutte farouche, c'est le sang versé qui serviront aux réalisations de demain.

« Je suis le vainqueur. Je sais qu'il est difficile de me croire et qu'il est dur et amer de serrer la main qui vient de porter des coups. Mais vous autres, symboles admirables d'un peuple qui a toujours été au premier rang quand s'est accomplie une grande action européenne, quand s'est transformé le visage du monde, vous ne pouvez pas accepter que la jeunesse d'un peuple lutte pour une tradition périmée qui ne saurait trouver de lien avec l'avenir.

« O vous, drapeaux sacrés par le sang versé, amis des soldats, vous qui connaissez leurs âmes et l'esprit qui les anime, vous qui croyez en eux, répétez ces paroles à ces enfants. » F. H. M.



*Rafraîchissante
et
fortifiante*

No. 4711.

Eau de Cologne



A l'adversaire mort...

Des Anglais prisonniers saluent les dépouilles de camarades qui ont succombé aux blessures reçues pendant la tentative de débarquement britannique à St-Nazaire.

Un soldat tué est déposé dans la tombe par ses camarades. Une couronne de l'armée allemande orne le cercueil.



Un aumônier de la marine allemande exprime ses condoléances aux adversaires prisonniers.





LE GRAND PLAN LA ROUTE DE

DES U.S.A., « arsenal des démocraties », des chars d'assaut, au nombre de plusieurs dizaines de milliers, sur le papier, s'élançant par des chemins imaginaires, au secours des malheureux qui les appellent... Ce projet, car ce n'est qu'un projet, doit servir de première consolation. On peut juger de la valeur du programme de secours d'après l'état des routes d'acheminement. Celle de Birmanie est maintenant complètement hors d'usage et abandonnée. La route d'Assam, nouvellement projetée, offre des difficultés. Sven Hedin a dit d'elle qu'il ne pouvait se représenter un terrain plus mal approprié à la circulation des camions. Dans ces vallées accidentées, entre l'Inde et la Chine, coulent des torrents. Leurs inondations, à l'époque de la mousson d'été, emportent tout. En hiver, le chemin est obstrué par des avalanches. La route du Tchad et la route du Congo au Nil, doivent toutes les deux traverser l'Afrique là où ses forêts vierges sont la plus épaisses, là où sa brousse est la plus désolée. La grande voie pan-américaine qui réunit la Terre de Feu aux Etats-Unis serait, dernier projet, prolongée par l'Alaska jusqu'en Sibérie. Elle consiste en un tracé sinueux dont les courbes hardies révèlent seulement une crainte unique, celle de l'eau salée, qui semble bien ne plus offrir aux alliés une sécurité suffisante...

Nouvelles routes

Depuis l'entrée en guerre du Japon, les arrivages des U.S.A. à destination des Soviétiques, par Vladivostok, sont devenus plus difficiles. Les vaisseaux de guerre allemands, dans l'Océan glacial arctique, rendent dangereuse la navigation par l'Islande et le Spitzberg, jusqu'à Mourmansk et Arkhangel, et l'Océan indien n'est plus l'Océan de

1952

Les premiers camions roulent sur la route promise. Mais cela se produit à une époque où les canons se sont tus depuis longtemps et où la guerre actuelle a réalisé un ordre nouveau qui n'a pas besoin de matériel de guerre.

DE ROOSEVELT: GLACE PAR L'ALASKA

S. M. l'empereur des Indes, mais plutôt celui du Mikado. Il importe donc de trouver de nouvelles voies pour le ravitaillement de l'Union soviétique.

Un projet de quinze ans

C'est ainsi qu'on exhume un ancien projet que les Américains sensés avaient rejeté autrefois comme fantaisiste. Mais, nécessité fait loi, et le projet vient d'être repris. Il y a quinze ans, Donald Mac Donald, âgé aujourd'hui de 62 ans, exposait aux Américains cette idée de construire une route à travers le Canada anglais, menant au point extrême occidental des U.S.A. dans l'Alaska, le Cap Prince-de-Galles. Le détroit de Behring devait être traversé soit par un pont, soit par un tunnel et ainsi, les U.S.A. se seraient trouvés réunis à l'Asie. La distance qui sépare les deux continents à cet endroit est de 90 km., soit 56 milles. Mac Donald faisait observer que le pont reliant la Floride avec l'île de Key West a 53 milles et que la construction d'un viaduc n'ayant que 3 milles de plus ne pouvait présenter de grosses difficultés.

Les motifs

L'Amérique, donc, avait autrefois rejeté le projet. Les motifs étaient clairs : l'Alaska est appelé le frigidaire du monde, il consiste essentiellement en hautes montagnes abruptes, rendues impraticables par suite de la neige et des glaciers. Les communications avec les quelques habitations des hommes, le long de la côte, s'effectuent péniblement par avion. Les communications entre les ports ne sont possibles que durant quelques mois de l'année. Le transport des matériaux, surtout dans une mesure aussi large que l'exigerait la construction d'une telle route, devrait se faire dans ce laps de temps très court. En outre, comme on le faisait déjà remarquer autrefois, en supposant que la route fût construite, qui se chargerait de l'entretenir ? On ne trouverait jamais dans tout l'Alaska, assez d'indiens et d'Esquimaux pour débarrasser chaque jour la route des masses de neige qui l'encombrent. Et que dire du pont jeté sur un détroit, qui, durant

huit mois de l'année, est entièrement gelé ?

Une nouveauté au bout de quinze ans

La même Amérique promet aujourd'hui à ses amis, les Bolchevistes, de l'autre côté du détroit gelé, de construire immédiatement la route jusqu'au cap et le pont ou le tunnel et demande seulement, en contre-partie, que l'on construise, en même temps, de l'autre côté, le tronçon traversant la Sibérie jusqu'au point où le pont ou le tunnel aboutiront. Alors, un formidable matériel de guerre serait amené par cette route vers la Russie soviétique et vers la Chine.

D'ici 1952

Nous estimons à dix années le temps nécessaire à la construction de la route en question. En admettant, toutefois, que la construction des chars, des avions et des bateaux aux U.S.A. soit fortement restreinte pendant ce temps et qu'on puisse utiliser le grand nombre d'ouvriers nécessaires dans l'Alaska. Il est, en outre, indispensable que l'Angleterre consente à céder dans le Canada une bande de terrain, un corridor permettant aux U.S.A. de passer. Cette dernière condition est la plus facile à remplir, car, dans sa détresse, l'Angleterre est sûrement prête à faire bien d'autres concessions.

Mais une chose est sûre : c'est que la route viendrait trop tard pour l'Union soviétique. Roosevelt le sait aussi bien que Staline. Les autres projets : armements et autres routes viennent aussi trop tard. Ce qui reste de tout cela, n'est que bluff.

1942

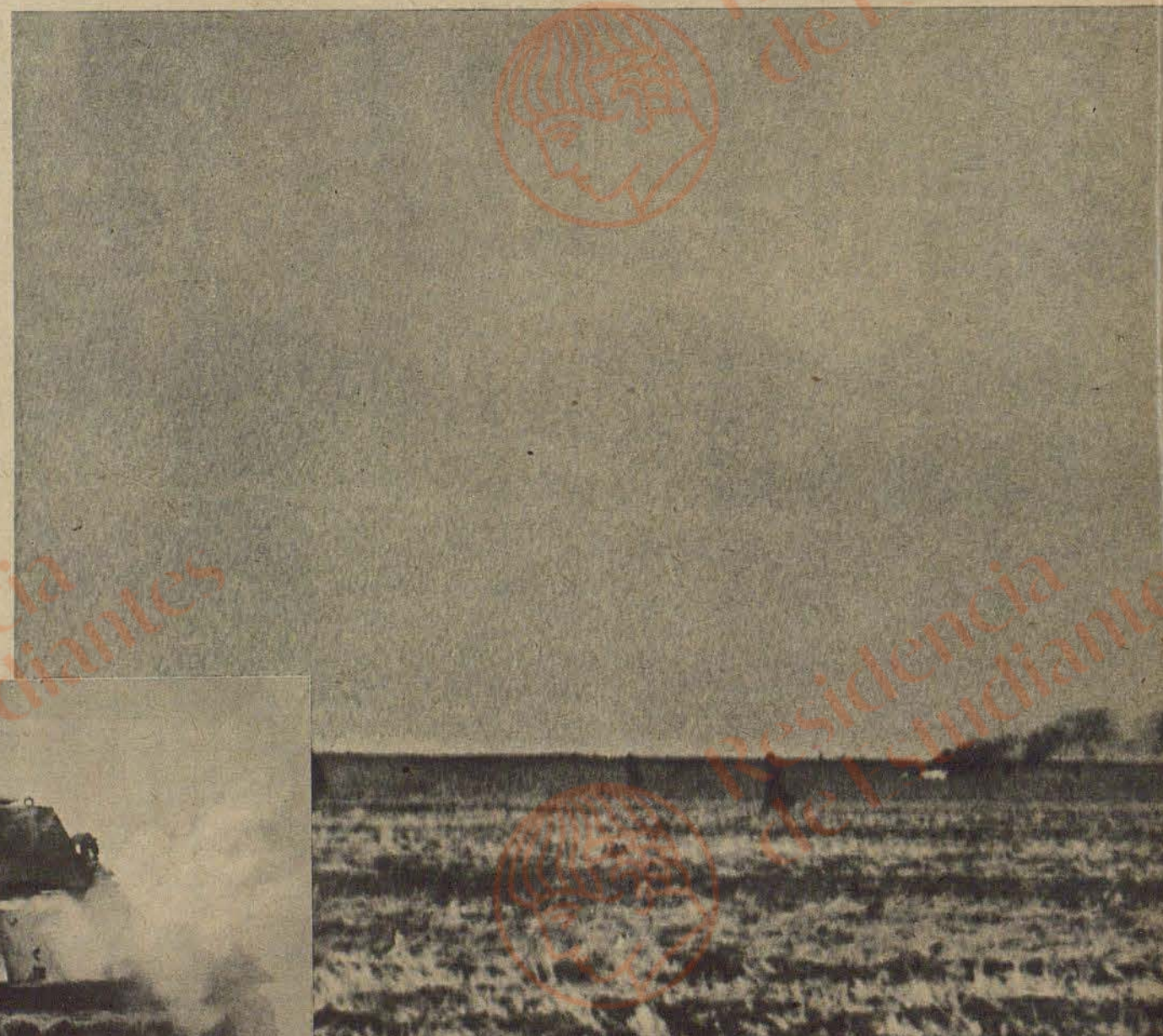
On doit commencer cette année la construction de la route. A l'est des Montagnes Rocheuses, à l'abri des attaques de l'aviation nipponne. Un formidable matériel de guerre doit l'emprunter vers la Russie soviétique et vers la Chine.

A 500 METRES

Deux aspects typiques
de la physionomie du
combat à l'Est



LA PREMIERE VAGUE D'ASSAUT SOVIETIQUE

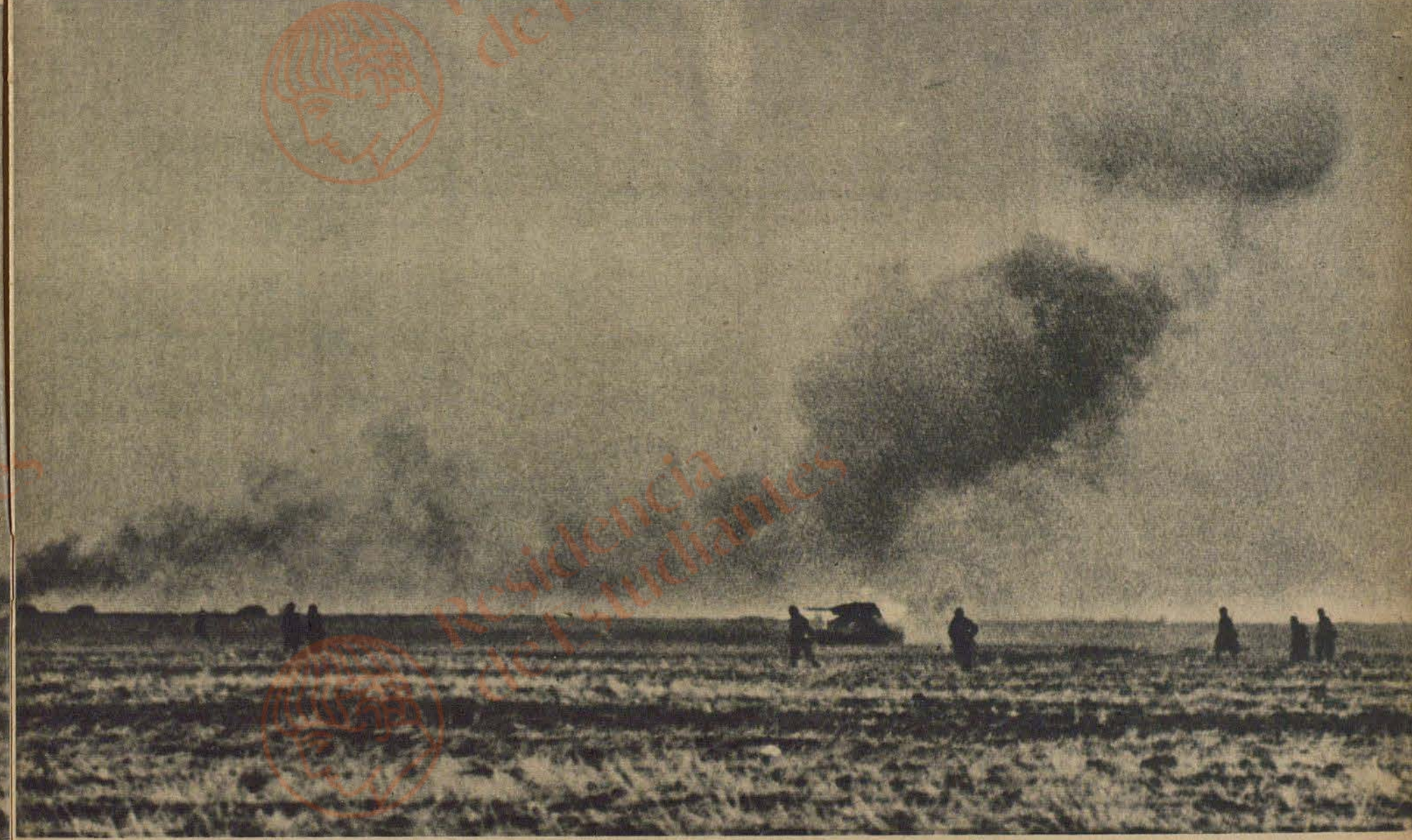


CONTRE-ATTAQUE



Toute silhouette que l'œil peut distinguer, comme le fait la caméra sur cette photographie, est un soldat des groupes de pointe ennemis. Les Soviétiques tentent une attaque. Ils avancent isolés ou par petits paquets. Les contours se détachent nettement sur l'horizon où éclatent

les obus de l'artillerie lourde allemande, qui pilonne leurs positions de départ. Cette photographie a été prise à environ 500 mètres. Au premier plan, c'est encore le no man's land. Mais bientôt, les mitrailleuses allemandes crépitent, l'ennemi est entré en contact.



Une heure plus tard: la scène a complètement changé. Les hommes que l'on voit seuls ou par petits groupes sur la photographie sont des fantassins allemands qui lancent une contre-attaque. Au cours de rudes combats singuliers, les Bolchevistes sont anéantis ou refoulés. Deux chars

lourds que l'adversaire avait mis en action, pour protéger son infanterie, ont été incendiés et sont abandonnés sur le champ de bataille. Dans une heure, ce champ sur lequel les soldats viennent de s'affronter dans une lutte à mort, sera loin derrière la première ligne allemande.

Cliché du correspondant de guerre Walz (PK).

À L'UN DE PRES. L'un des deux chars soviétiques mis hors de combat. À gauche, à l'arrière-plan, on voit brûler le deuxième.



Le Japon se libère

Le lieutenant-colonel Nishi, adjoint à l'attaché militaire japonais à Berlin, explique pourquoi le Japon est entré en guerre.

LE Japon est un pays où l'on a un vif sentiment de l'honneur et de la justice. Quand un Japonais fait une promesse, il la tient. Celui qui se dérobe à ses engagements est mis au ban de la société.

En 1904, pendant la guerre russo-japonaise, le Japon était lié à l'Angleterre par un traité et l'ami des Etats-Unis. Par reconnaissance pour cet appui, et parce que l'alliance avec l'Angleterre subsistait, dix ans plus tard, le Japon, sans éprouver la moindre haine contre les Allemands, combattit contre eux à Tsingtao. C'est par fidélité à cette alliance que le Japon envoya sa flotte jusque dans l'Océan Indien et en Méditerranée et consentit des sacrifices sanglants.

La reconnaissance anglo-américaine: trahir

Voici comment l'Angleterre manifesta sa gratitude. Quelques années après la Grande Guerre, eut lieu la Conférence de Washington. Elle n'avait d'autre but que d'empêcher l'essor du Japon. L'alliance entre l'Angleterre et le Japon fut rompue, et le Japon contraint de souscrire aux conditions qui fixaient le rapport des forces navales à 5:5:3. Il dut interrompre la construction de plusieurs vaisseaux de ligne, renoncer à ses privilèges en Chine et y accorder les mêmes droits à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Désireux de maintenir une collaboration pacifique, le Japon se résolut à ces grands sacrifices. En 1924, les Etats-Unis répondirent à sa bonne volonté en promulguant des lois anti-japonaises, atteignant ainsi, douloureusement, le sentiment inné de justice du peuple japonais.

De jour en jour se précisait également la tendance anti-japonaise en Chine: les Chinois, devant l'attitude conciliante du Japon à la Conférence de Washington, devinrent de plus en plus arrogants, surtout lorsqu'ils crurent remarquer que le Nippon acceptait, apparemment sans broncher, les lois offensantes publiées aux Etats-Unis. Finalement, la Chine osa même ignorer les droits que le Japon s'était acquis en Mandchourie au prix de lourds sacrifices en vies humaines. Le conflit de Mandchourie fut la conséquence spontanée de cette position insolente de la Chine.

Mais alors, l'Angleterre et les Etats-Unis accusèrent le Japon d'agir contre les principes et les traités et soutinrent le mouvement anti-japonais en Chine. Les rapports entre les deux pays, déjà envenimés, empirèrent. C'est ainsi qu'éclata le conflit actuel avec la Chine, déclenché par l'incident de Ro-Ko-Kyo.

Chang-Kai-Chek, homme de paille

Il s'est donc avéré de plus en plus nettement que ce n'étaient ni les Japonais, ni les Chinois, mais les Anglais et les Américains qui troublaient la paix en Extrême-Orient et y fomentaient la guerre. Alors que sur terre, sur mer et dans les airs, les Japonais luttaient déjà depuis cinq ans, avec grand succès, mais non sans pertes sensibles

de vies humaines, l'Angleterre et l'Amérique poursuivaient toujours plus ouvertement leurs manœuvres pour contrecarrer notre action militaire et politique.

Comment expliquer que Chang-Kai-Chek, harcelé, n'ait pas perdu depuis longtemps le courage de résister? Cet homme, dont il faut reconnaître la profonde intelligence, n'a certainement jamais rêvé d'écraser les Japonais et de vaincre notre pays par ses propres moyens. Le seul espoir qu'il entretient, c'est d'attendre que la pression anglaise et américaine ait assez affaibli la position politique, économique et militaire du Japon pour continuer la guerre avec l'aide de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Ces deux pays ont soutenu Chang-Kai-Chek dans toutes ses dispositions militaires et les Japonais qui, depuis cinq ans, combattent en Chine contre son gouvernement, y luttent en réalité contre des troupes chinoises auxquelles les Anglais et les Américains ont fourni des armes et qui font la guerre pour le compte de Londres et de Washington. Cette guerre n'est donc déjà plus une guerre contre la Chine, mais une guerre contre l'Angleterre et les Etats-Unis.

La tentative d'étranglement se précise

L'Angleterre et les Etats-Unis ont d'abord exercé sur le Japon une pression économique. Nous devions, en effet, importer les matières premières essentielles de pays qui étaient sous la domination anglaise et américaine, et nous n'étions malheureusement pas en état de renoncer définitivement à ces importations. Cette pression économique croissante a fini par menacer l'existence même du Japon.

Toutefois, à cette époque, l'Angleterre et les Etats-Unis ne voulaient pas encore lui faire directement la guerre.

Lorsque la Société des Nations condamna, par 43 voix contre une, l'attitude du Japon dans le conflit de Mandchourie et qu'en réponse le Japon se retira brusquement de la Société des Nations, l'opinion publique aux Etats-Unis était extrêmement tendue et il ne manqua pas de voix pour réclamer des sanctions contre le Japon. Ces événements refroidirent considérablement les relations entre les Etats-Unis et le Japon. Cependant, ce fut l'amirauté américaine elle-même qui lutta contre sa propre opinion publique, car elle savait mieux que personne ce qu'il fallait penser de la valeur offensive des Etats-Unis. Cette intervention empêcha alors la guerre d'éclater.

Bien que, depuis, les Etats-Unis eussent fait les plus grands efforts pour accélérer leurs constructions navales, les travaux n'étaient pas cependant encore assez poussés pour envisager avec sécurité une guerre contre le Japon. Leur véritable intention était donc seulement de l'intimider par une pression économique et la menace de leurs forces navales, tout en renforçant l'aide apportée à l'Angleterre, dans l'espoir de battre séparément ensuite le Japon,

l'Allemagne et l'Italie. Tandis que le Japon, fidèle à l'esprit du Pacte tripartite, conservait une attitude pacifique, afin d'éviter toute extension de la guerre, les Etats-Unis devenaient toujours plus menaçants et arrogants.

Acculés au suicide

Au cours des tractations qui n'ont cessé de se poursuivre depuis avril 1941, le Japon a toujours défendu les points de vue suivants, auxquels nul ne saurait refuser le caractère de modération et de raison:

1. Les Etats-Unis ne doivent pas intervenir dans la solution de la question de paix entre le Japon et le gouvernement de Chang-Kai-Chek.
2. Les Etats-Unis ne doivent rien entreprendre qui soit de nature à compromettre la défense du Japon.
3. Les relations économiques doivent être ramenées au régime normal.

A ces conditions, le Japon était prêt à renoncer à toute tentative dirigée contre les pays sous l'influence anglo-américaine.

Par contre, le gouvernement des Etats-Unis présenta de nouvelles exigences au cours des négociations et, finalement, a même demandé le retrait de Chine des troupes japonaises ainsi que de l'Indochine française. Il a exigé aussi que le Japon abandonnât le gouvernement de Nanking et se retirât du Pacte tripartite.

Accepter, c'était, pour le Japon, renoncer entièrement à ses droits vitaux en Chine, droits acquis au prix d'innombrables vies humaines et de milliards de yens. C'était, en un mot, le suicide.

L'Angleterre et les Etats-Unis se sont trompés dans leurs calculs, s'ils ont cru pouvoir intimider le Japon par leurs exigences. Cette erreur, ils l'ont commise parce qu'ils ne connaissaient ni le Japon ni l'esprit qui l'anime. Les historiens des générations futures ne comprendront certainement pas comment Roosevelt a pu commettre une telle sottise.

Les deux cercles mortels

Alors que les négociations se poursuivaient encore, l'Angleterre et les Etats-Unis renforcèrent l'encerclement militaire du Japon en concentrant l'essentiel des forces navales de l'Amérique devant Hawaï et en envoyant à Singapour les vaisseaux de ligne anglais « Prince of Wales » et « Repulse » pour y renforcer la position de l'Angleterre en Extrême-Orient.

En outre, la flotte des Indes néerlandaises opéra sa jonction avec la flotte américaine en Extrême-Orient, de manière à compléter au sud l'encerclement du Japon.

De plus, les bases de première zone: Guam, Manille et Hong-Kong, ainsi que celles de deuxième zone: Hawaï, Port Darwin, Sourabaya et Singapour furent

Il était de plus en plus évident que le Japon courait un extrême danger stratégique.

Dans de telles circonstances, il était nécessaire que le Haut Commandement japonais prévint par une attaque brusquée, l'offensive menaçante des forces navales anglaises et américaines et leur portât un coup décisif, afin de s'assurer aussi rapidement que possible la maîtrise des mers et des airs.

Si l'on voulait que la position stratégique défavorable pour le Japon fût modifiée à son avantage, il fallait attaquer à la fois et par surprise, non seulement les bases anglaises et américaines, mais aussi la première et la deuxième zone des fronts d'encerclement ennemis. Si le projet avait échoué, les opérations de guerre seraient devenues fort difficiles pour le Japon.

On ne peut se faire aucune idée de la peine que le Haut Commandement japonais éprouva dans les préparatifs minutieux et secrets de son plan d'opérations.

Mais l'histoire du Japon enseigne que les dieux l'ont toujours secondé dans sa lutte pour la justice.

Calculs faux

L'attaque menée à l'improviste contre Hawaï, le 8 décembre 1941, les débarquements de front aux Philippines et dans la presqu'île de Malaisie, et la destruction des forces aériennes de l'ennemi, furent couronnés de succès. En quelques minutes, la flotte américaine subit de tels dégâts que l'amiral qui la commandait se vit contraint d'annoncer à Washington:

« Nos pertes sont considérables ! »

Les débarquements de front prirent tous les ennemis au dépourvu. Deux des plus grands vaisseaux de ligne de l'Angleterre, le « Prince of Wales » et le « Repulse », furent coulés à la bombe et à la torpille.

De tels succès n'ont été possibles que grâce à l'héroïsme de nos officiers et de nos soldats qui, sûrs de la victoire et méprisant la mort, ont attaqué l'ennemi avec toute la fougue que leur inspire l'amour de la patrie.

En peu de temps, la situation stratégique dans le Pacifique a tourné à notre avantage.

A Churchill et à Roosevelt il a dû être très pénible d'avouer à leurs peuples ces défaites. Si le Japon a pris les armes, ce n'est pas pour s'emparer des riches puits de pétrole, du caoutchouc et autres richesses naturelles du Pacifique Sud. C'est pour briser une fois pour toutes les chaînes dont voulaient le lier l'Angleterre et l'Amérique. C'est aussi pour créer un espace indépendant que les peuples d'Extrême-Orient puissent mettre honnêtement en valeur, et contribuer à établir dans le monde un ordre nouveau. C'est pour atteindre ce but que nous marchons contre les ennemis, côte à côte avec nos alliés, l'Allemagne et l'Italie. « Dieu est toujours pour la justice ».

Le pilote de chasse capitaine Franz von Werra a été tué. Descendu au-dessus de l'Angleterre au début de la guerre, il avait audacieusement réussi à s'enfuir du Canada pour revenir au service de sa patrie. Il avait remporté 21 victoires aériennes.

Cliché du correspondant de guerre Grosse (PK).





Contre les sous-marins, les avions et les mines. Un torpilleur italien escorte un convoi en Méditerranée. On vient de hisser à bord un élément de drague.

Cliché du correspondant de guerre Weizsäcker (PK)

Prisonniers du Sahara

...Un bombardier allemand avait été chargé d'une mission au-dessus du Sahara. Il ne revint pas. A son port d'attache on considérait déjà l'avion et son équipage comme perdus, lorsqu'on entendit, venus du désert, des appels de radio : l'appareil, après avoir accompli sa mission, avait dû atterrir en plein désert, à plusieurs centaines de kilomètres de l'oasis la plus proche et ne disposait plus d'essence que pour une demi-heure de vol. L'équipage était prisonnier du désert. Des camarades italiens se mirent à la recherche des aviateurs allemands.

Le lieutenant Fritz Deltmann, qui était au nombre des disparus a mis à la disposition de « Signal » le journal qu'il a tenu et les photos qu'il a prises dans le désert.

Vendredi soir...

UN brusque vent d'ouest vient d'entrer dans notre vol. Perte de force et de temps. C'est à l'heure où le monde du désert est inondé sous les ruissellements du soleil couchant, que nous avons été obligés de nous poser. Atterrissage sans accident, au milieu d'une plaine entourée de hautes montagnes aux arêtes dures. Dans cette région, la nuit vient soudainement et il faisait déjà sombre quand nous avons retiré de la carlingue nos bagages indispensables, une quantité d'objets les plus divers, dont l'homme ne peut se passer pour vivre dans le désert. Deux bidons remplis d'eau se trouvaient un peu à l'écart, et nul ne pensait encore que tout ce qui était dispersé autour de nous aurait été sans valeur si, par malheur, nous avions oublié l'eau.

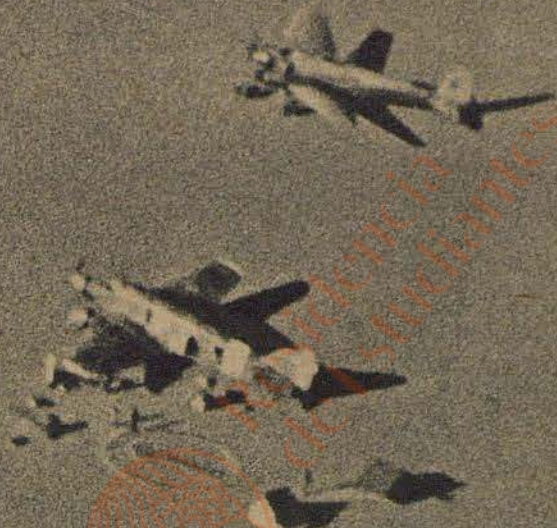
Samedi

Avec les pieux de notre tente, nous avons construit trois mâts d'antenne. Le commandant a passé toute la matinée, accroupi sous les ailes de l'avion, à chercher, sur la carte, notre gisement probable. Nous espérons établir, d'ici ce soir, une communication par T.S.F.

A midi, le soleil pèse d'une manière insupportable. Le commandant nous interdit le bain de soleil. « Soyez raisonnables, dit-il, faites comme les Arabes : enveloppez-vous de la tête aux pieds, vous protégerez ainsi votre sueur de l'évaporation. » Le vent du nord-est qui souffle depuis ce matin, est dur et sec. Le papier se brise comme du verre. Les cigarettes s'éteignent au moindre mouvement. Le commandant a fait la répartition de notre provision d'eau en petites rations. Il connaît bien le Sahara et pense que nous pourrions durer dix jours, si chacun de nous peut se contenter d'un demi-litre d'eau par jour. Normalement, les Sahariens ont besoin, durant leurs marches, de 3 à 5 litres d'eau par homme et par jour...

Le soir, à 8 heures, nous avons la première communication radiophonique

PRISONNIERS DU SAHARA.
Dans l'immensité sablonneuse, deux avions sont côte à côte : un avion italien et un avion allemand. Leur heureuse rencontre a mis fin à une aventure qui menaçait de devenir tragique.





avec la station X, sur la côte. Ils nous confirment la réception de notre appel. Ils ont prévenu les Italiens. Le commandant fait donner par radio l'emplacement supposé de notre atterrissage. Perdue dans cette immense étendue diabolique, il est étrange d'entendre soudain, si faibles que soient les bourdonnements du casque d'écoute à nos oreilles, les appels de la vie lointaine.

Dimanche

Le vent du nord-est arrive à l'heure précise, comme le journal qu'on nous portait tous les matins à Berlin. On s'habitue à ce vent comme à un compagnon. A midi, le commandant permet un gobelet d'eau supplémentaire : c'est aujourd'hui dimanche.

A 5 heures de l'après-midi, notre compagnon, le vent du nord-est, nous abandonne. Il est remplacé par le vent du sud. Le vent nouveau donne soudain au ciel un autre aspect et fait passer au-dessus de nos têtes de gros nuages blancs qui s'éloignent en direction de la côte.

Je ris à la pensée qu'il pourrait pleuvoir ici. Nous nous glissons dans nos sacs pour passer la nuit.

Lundi

Quand vient l'heure la plus chaude, à midi, nous sentons la déshydratation de nos corps. La cigarette est sans saveur depuis hier, aucun de nous n'a d'appétit, le palais est dur, un goût amer persiste sur la langue sèche et comme empoissée. Les pensées se concentrent exclusivement sur les deux gobelets d'eau de la journée et l'on attend surtout avec impatience la deuxième ration, le quart que nous recevons à 17 heures. Jusqu'ici aucun de

Suite page 18

L'EQUIPAGE D'UN BOMBARDIER ALLEMAND A DU ATERRIR, FAUTE D'ESSENCE, AU MILIEU DES SABLES ET SETROUVE ABANDONNE SOUS UN CIEL TERRIBLE. POUR COMBIEN DE TEMPS? Les minutes s'écoulent, goutte à goutte, comme du plomb fondu, chaque heure est une éternité. Aussi longtemps que le soleil darde au firmament où ne passe aucun nuage, l'atmosphère est une fournaise. Les nuits, par contre, sont glacées. La constellation de la Croix du Sud, à l'horizon nocturne.

n'est qu'une pauvre consolation, un petit signe amical de vie, qui serre le cœur, dans cette solitude, royaume de la mort. Si les hommes n'entendaient parfois, au casque, le murmure des ondes, ils pourraient se croire oubliés pour toujours. Leurs nerfs sont à bout, ils sont épuisés par la chaleur, par le froid et par la soif. Quelquefois, ils sont tendus à l'extrême par l'attente. Ils ne savent pas ce qu'on fait pour les sauver. Ils ignorent que deux des avions italiens, envoyés à leur secours, ont été eux-mêmes

obligés d'atterrir dans le désert et que les autres, par suite d'une communication radiophonique mal interprétée, ont volé dans une fausse direction... Les jours et les nuits s'écoulent avec une monotonie accablante. Déjà on voit venir l'heure redoutée où la maigre provision d'eau sera épuisée. Rien à faire, rien à tenter; attendre. Les montagnes qui semblent toutes proches sont à plusieurs heures de marche. D'ailleurs, aucun des hommes n'aurait la force d'escalader la muraille escarpée, pour atteindre le haut plateau.



Lorsque les sauveteurs arrivent enfin, après cinq jours d'une attente pénible.

Avec des piquets de tente, on monte une antenne. Le lien invisible de la T. S. F. va établir la seule communication possible avec les camarades lointains et donner une chance de salut.

Pour se protéger du froid nocturne, il faut recourir aux broussailles et aux buissons du désert, que le mécanicien du bord va faucher.

Le premier cuisinier, d'ordinaire camarade indispensable de l'équipage, jouissant d'une haute estime, dans le désert et sans eau, n'est plus qu'un figurant.



Les sauveteurs italiens accueillent leurs camarades allemands avec ce cri, et ceux-ci les entourent avec joie! Ils peuvent enfin mouiller au liquide précieux, leurs lèvres déchirées par la sécheresse.

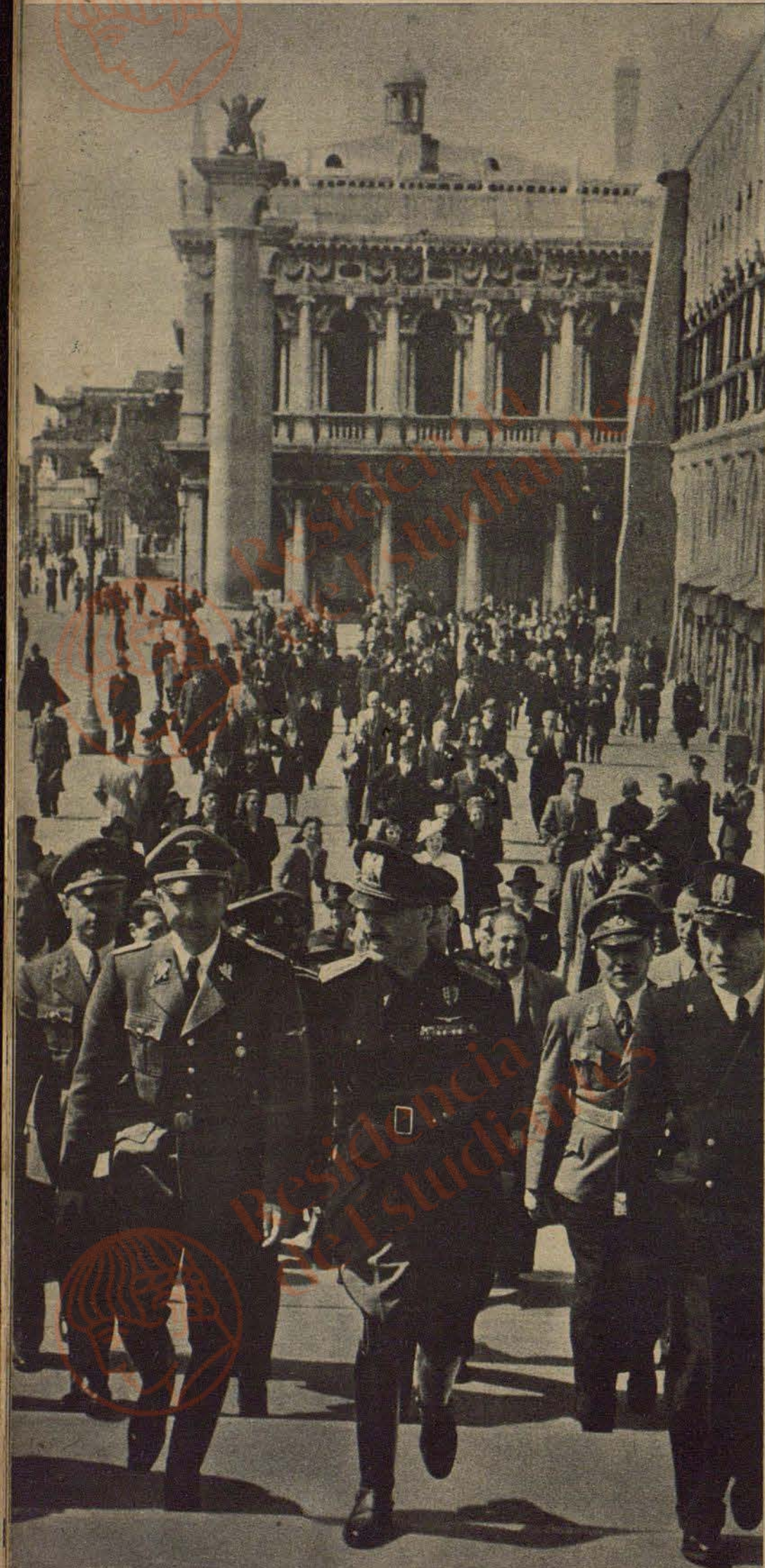


« De l'eau, de l'eau! »



UN CONTINENT PARLE...

Congrès européens à Venise et à Dresde



M. Weiss, président des Unions nationales de presse et chef suprême de groupe d'S. A., parle aux journalistes européens qui, à Venise, ont proclamé leur résolution de défendre la vérité politique.

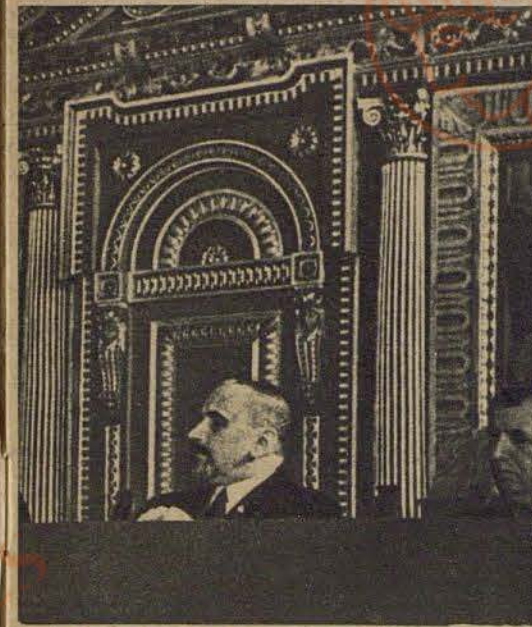
Le journalisme n'est pas une affaire, c'est une mission. Seuls, peuvent la remplir ceux qui, libres de toutes obligations occultes, se sentent responsables exclusivement devant la conscience nationale et le jugement de l'Histoire. Trois cents journalistes européens se sont déclarés pour ce Credo à Venise, au Congrès des Unions nationales de Presse. Dans la grande salle du Palais des Doges — l'absence d'un Tintoret au plafond rappelle la guerre — les représentants de presque toutes les nations du Continent s'étaient assemblés. Ils ont déclaré la guerre au mensonge, pour collaborer à l'édification d'un nouvel esprit européen.

Quelques jours après, Dresde, au style baroque, voyait flotter les dra-



Au cours d'une soirée donnée par le maire de Venise aux représentants de l'Union des Associations des journalistes nationaux, le Dr. Dietrich, chef de la presse du Reich, accueille les invités de tous les pays représentés.

M. Pavolini, ministre italien de la Culture nationale, et le Docteur Dietrich, chef de la presse allemande, se rendent au congrès de la presse européenne.



A droite, M. Carlo Ravasio, vice-secrétaire du parti fasciste.

peaux de seize nations : des étudiants, en uniforme, étaient venus échanger leurs idées. Des savants de nombreux pays y ont dessiné l'image de l'ordre européen, de ses aspects historiques, culturels et économiques. Les étudiants, pour la plupart combattants du front de l'Est, offraient l'image d'une communauté qui a compris que l'avenir du continent dépend de l'union des esprits dans un même destin.



Le Docteur Goebbels, ministre du Reich, a reçu les étudiants, combattants actifs, et s'est longuement entretenu avec eux. Le voici, serrant la main d'un jeune étudiant de la Légion française.

Des étudiants espagnols, français, wallons, flamands, norvégiens et croates, combattant dans les Légions volontaires au front de l'Est, ont déposé des couronnes au monument aux Morts de Berlin.



L'Exemple

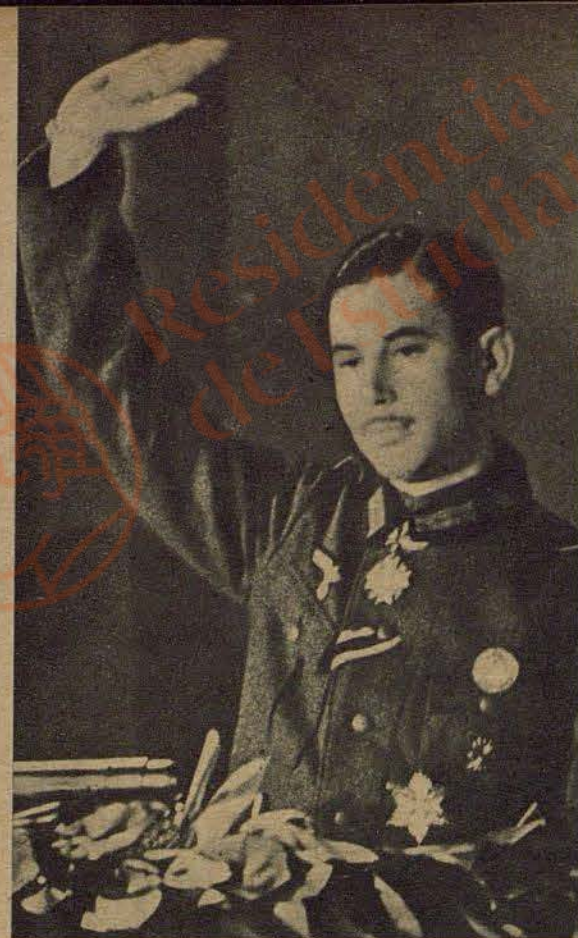
Au front, les soldats qui se rencontrent ne se demandent pas leurs noms. Qu'importe comment s'appelle le camarade ? Le plus souvent on ignore absolument et pour toujours quel est le civil qui se cache sous l'uniforme. C'est ainsi que j'ai connu un caporal wallon de la première compagnie du bataillon, seulement sous le nom du « Chanteur » ; mais même ce sobriquet qu'on lui avait donné parce qu'il improvisait des bouts rimés, à la manière des chansonniers montmartrois, je ne l'avais appris que par un hasard dont je ne me souviens plus. Autrement, je ne savais rien de lui. Nous nous rencontrions, nous passions l'un près de l'autre. Un visage s'imprimait dans la mémoire et c'était tout. Nous n'avions pas le temps de réfléchir beaucoup. C'était dans une ville du bassin du Donetz, ravagée de tous côtés par les bombes d'avions et sur les ruines de laquelle l'hiver s'accrochait. Nous ne pensions qu'à nous ravitailler et à nous battre.

Seulement, quand nous nous sommes rencontrés, quatre mois plus tard, dans le rapide, entre Berlin et Dresde, nous avons naturellement parlé comme des gens qui ont fait de compagnie un bout de chemin assez pénible. Pour la forme, nous avons échangé quelques mots sur nos occupations civiles ; mais nous avions le sentiment que ces renseignements complémentaires étaient absolument dénués d'importance. Il s'appelait Paul Mezette, était originaire de Huy, près de Liège, et âgé de 25 ans. Il me raconta une quantité de choses, pêle-mêle, comme si notre rencontre fortuite exigeait une revue de tout ce qui lui était arrivé depuis que nous avions cessé de nous voir sur le front. Entre temps, il était devenu sergent, avait reçu la croix de fer, et un autre, le « grand Charles », avait été tué. Il désignait ainsi un soldat existant, haut de plus de deux mètres, qui avait logé avec Léon Degrelle. Nous parlâmes d'une lettre de son père qui était commerçant, de ses projets d'avenir. Il étudiait la médecine et voulait s'établir en Provence.

J'ignore de quoi parlaient les Espagnols, les Croates, les Finlandais, les Norvégiens. Je ne sais pas non plus de quoi s'occupaient les Italiens, les Flamands, les Hongrois, les Roumains, les Slovaques et les Bulgares dans la voiture suivante. A leurs visages pourtant, je fus frappé de leur assurance et de leur résolution. Il s'en dégageait une impression de calme, de maîtrise qui n'existe que chez des hommes confiants et sûrs d'eux-mêmes.

Nous avons quitté le train à Dresde. Nous étions tous des soldats de dix nations, venus librement combattre pour la même cause sur le front de l'Est. A vrai dire, nous étions aussi des étudiants de plusieurs nations et nous avons eu la certitude qu'une telle rencontre aurait, un jour, pour nous une signification profonde. A cet instant et dans les jours qui suivirent, nous avons été dominés par ce sentiment puissant. Nos rencontres ultérieures se sont déroulées sans grands discours et sans proclamations ; mais nous sentions que tous : futurs médecins, juristes, politiques, économistes, philologues, savants, nous étions le porte-parole de l'avenir intellectuel du vieux continent. Paul Mezette, de Liège, restera toute sa vie, mon camarade. Et il en sera de même de tous les autres que j'ai rencontrés au front et que j'ai retrouvés du Zwinger de Dresde.

Correspondant de guerre Hubert Neumann



Le Docteur Scheel, chef des étudiants du Reich, et le Docteur Guitarte, chef des étudiants espagnols, actuellement soldat de la « Division bleue », pendant la manifestation qui précéda le meeting des combattants étudiants dans la salle de marbre de la mairie de Dresde. Dans son discours, le Docteur Scheel rappela les exemples de l'étudiant allemand Horst Wessel et de l'étudiant espagnol et chef de phalange, José Antonio, assassinés tous deux et qui furent des pionniers de la nouvelle Europe.

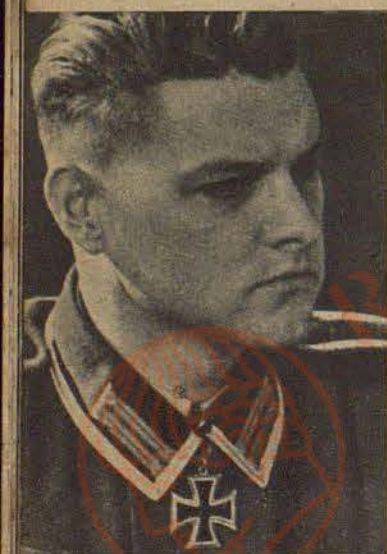


LE COLONEL BLAU, DU HAUT-COMMANDEMENT DE L'ARMÉE, qui organisa, à Berlin, le meeting des étudiants combattants, en conversation avec le Docteur Bähr, délégué du chef des étudiants allemands.



Le Croate Zletko Hotschevor, étudiant en droit, (à l'extrême droite) raconte, près du château Zwinger de Dresde, ses impressions d'U.R.S.S. aux volontaires français et wallons. Au milieu, le sous-officier Paul Mezette, étudiant en médecine, de Huy près de Liège

Visages de l'Avenir :



Le sous-officier Arthur Becker de Dantzig, décoré de la Croix de Chevalier et futur ingénieur, écoute attentivement un « récit européen » du Docteur Yrjö de Groenhagen (Helsinki), savant finlandais, sur le thème : « De la discorde à l'Union ».



Sigurd Hangerud, d'Oslo, a vingt-cinq ans. Depuis septembre 1940, il fait partie de la S.S. Il est maintenant en permission d'études et s'inscrit à Munich à la Faculté de médecine. Il se réjouit déjà, dit-il en souriant, de connaître ses camarades bavarois.



Le lieutenant finlandais Kauko Rekola, trente ans. Pendant la campagne d'hiver de 1939 à 1940, en Finlande, il a perdu l'œil gauche. Il termine à Leipzig une thèse de doctorat sur : « Les rapports germano-russes de 1878 à 1918 ».



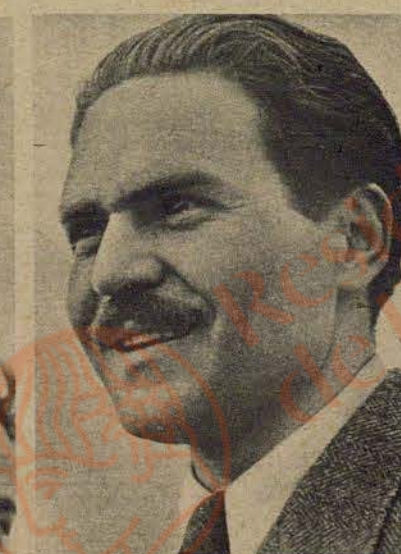
Adrian Robertson, d'Amsterdam, étudiant en droit. Le seul Hollandais ayant pris part à la campagne de l'Est dans une brigade de cavalerie des S.S. Son frère aîné est mort volontaire en Russie. Son frère cadet, volontaire également, a été blessé à Rostov.



Zdenko Blazekovich, chef des étudiants croates, a rencontré à Dresde quelques uns de ses camarades, venus du front de l'Est à ce congrès. Il leur a apporté les compliments du Docteur Ante Pavelitch qui s'occupe avant tout de la jeune génération intellectuelle.



Mihai Giurea est Roumain. Il a fait ses études à Bucarest. Ce semestre, il travaille à l'École Polytechnique de Berlin. Il veut devenir ingénieur et trouve que c'est en Allemagne qu'il apprend le mieux.



Vitez Jozsef Karasz, Hongrois, vingt-huit ans, étudiant à l'école du journalisme. Il a écouté très attentivement les « reportages européens » faits par des hommes politiques et des savants du Reich et des nations alliées. Ses études finies, il veut devenir rédacteur d'un journal de Budapest.



Le Slovaque Gustav Papp fait sa médecine à Presbourg. Il n'a que vingt-deux ans. Il a l'intention de continuer ses études, ses examens passés, dans les cliniques allemandes. « La Slovaquie — dit-il — a besoin de beaucoup de médecins suivant une ligne politique nette ».



UNE NOUVELLE GÉNÉRATION. L'Allemand Herman Schmidt, de Francfort-sur-le-Main, est étudiant à Langemark. Au début de la campagne de l'Ouest, il a perdu le bras gauche. Le voici en conversation avec deux camarades italiens : (à gauche) Pio Filippani-Ronconi, grenadier volontaire du régiment de la Garde et étudiant en littérature à Rome et l'étudiant en droit Vittorio Denti, de Crémone, (à droite). Quand notre reporter prit cette photo, Pio Filippani-Ronconi contait des souvenirs du front de la Marmarique.

nous ne s'était douté que l'eau pût être une boisson si magnifique!

Nous avons, le soir, une nouvelle communication radiophonique. On nous fait savoir, en morse, que les camarades italiens ont commencé les recherches. C'est une rude tâche qu'ils ont entreprise. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un regard autour de nous. Nous ne sommes qu'un point imperceptible dans cette immense étendue, un point plus petit qu'une tête d'épingle dans une salle de réunion. Mais, demain, à 16 heures, nous jetterons dans l'espace la corde qui permettra peut-être de nous tirer de cette prison sans barreaux.

Mardi

En quelques jours nos barbes ont poussé formidablement. Une belle barbe, pour la première fois, a une signification particulière dans la vie d'un homme. Tout l'équipage, bien que chacun ait la langue lourde, se montre optimiste et d'une humeur excellente, tout au moins jusqu'à midi. Ensuite, le vent du sud tient ses promesses : tempête de sable. Des nuages gris roulent sur les montagnes, du sable s'abat sur nous comme s'il voulait nous ensevelir vivants. On ne voit rien à deux pas. Chassés par l'inférieur assaut du sable, nous nous réfugions dans la cabine de l'avion. Une telle tempête peut très bien durer de 10 à 15 jours. Elle peut aussi cesser au bout de 2 ou 3 heures. En ce moment, elle est assez violente pour réduire à peu près à néant l'espoir que nous avions mis en cet après-midi. Cependant, un mouvement secoue tout à coup l'immensité du désert, comme s'il voulait repousser de lui ce qui l'opresse.

Au sud-ouest, derrière la chaîne des montagnes, apparaît un rayon pâle, il s'accroît : c'est le soleil. Le commandant décide alors de faire les signaux de gonio. A 16 heures, le radio est à sa place et le moteur de droite de notre machine gronde comme un fauve au milieu du désert. Mais ce grondement nous redonne du courage. Maintenant, le lien acoustique est lancé vers nos camarades. S'ils le captent, ils peuvent nous trouver dans l'espace d'une heure tout au plus. Nous nous sommes éloignés de la machine. Chacun a les poches pleines de cartouches de signalisation et, en main, le pistolet à balles traceuses. Au bout d'une heure nous revenons, sans dire mot.

Le ronflement d'un moteur, qui n'est pas le nôtre, se fait entendre au bout de quelques minutes et nous remplit d'une allégresse indicible. Ils ont capté nos signaux ! Les Italiens arrivent.

Dans l'encadrement de la porte de la cabine se tenait Scorzione, le radio de notre oasis, courbé, comme prêt à bondir de joie. Il nous faisait un signe amical de la main droite et agitant, de la gauche, une bouteille d'eau.

Nous avons appris plus tard que les camarades italiens nous cherchaient depuis quatre jours. Ils avaient une base de départ très avancée dans le désert. Là, ils dormaient en plein air comme nous. La tempête de sable les avait surpris. Ils avaient continué à voler, malgré la mauvaise visibilité. Deux de leurs équipages avaient été obligés d'atterrir et étaient restés égarés pendant 20 heures. Enfin, quelques heures auparavant, ils avaient pu déterminer exactement le lieu où nous étions, grâce à la gonio.

Et une fois de plus, l'esprit de camaraderie germano-italienne a déjoué les embûches du Sahara.

L'HYDROCANON. Une grosse vague déferle sur la proue d'un sous-marin allemand dans l'Atlantique. Cliché du correspondant de guerre Walda (PK).



Ferrailé. Une pièce anti-aérienne, devenue inutilisable après avoir éclaté, abandonnée par ses servants soviétiques, se dresse pitoyablement vers le ciel.

Cliché du correspondant de guerre Leinberger (PK)



Cavalerie contre chars d'assaut

Dessin de notre correspondant de guerre: Golschke, PK

Le correspondant de guerre décrit ses impressions: «... Le soir, une armée soviétique se trouva encerclée, les bolchevistes firent des efforts désespérés pour briser le cercle. Ils semblèrent réussir en un certain point et ils crurent bon,

pour élargir la trouée, d'y jeter de la cavalerie. Au dernier moment, les Allemands parvinrent à leur opposer des chars. Les blindés roulant, les mitrailleuses firent leur office et la cavalerie qui, aux premières lueurs de l'aurore, se précipitait à la

charge, fut bientôt un tourbillon, un tourbillon épouvantable de corps humains et de chevaux, dans laquelle les chars pénétraient en crachant du feu. Quand le soleil se leva à l'horizon, tout était fini. La percée n'avait pas réussi... »



Une jeune fille dans la vallée ... dans la montagne, un météorologue. Qui écrira leur histoire ?

AUX ETATS-UNIS

PROPAGANDE ET PROTESTATION

« L'ART DECADENT »

① Un grand périodique américain, « Fortune » publia, en décembre 1941, des chromos en 4 couleurs des 12 tableaux suivants, œuvres d'artistes établis à demeure aux Etats-Unis. « Fortune » commenta ainsi cette publication: « C'est comme si l'on transplantait toute une culture d'un continent à l'autre. »

② Dans le même mois de décembre 1941, un autre grand périodique des Etats-Unis, « American Mercury » publia un article: « Nos musées d'art décadent ». « Signal » en cite les principaux passages. « American Mercury » faisait précéder son article du sous-titre suivant: « Plaidoyer pour une culture forte et vivante ».

NOS MUSÉES « D'ART DÉGÉNÉRÉ »

Par Thomas Craven

AU III^e siècle avant J.-C., après la chute d'Athènes, la Grèce ayant perdu sa force créatrice, le centre de la vie culturelle se déplaça vers l'Egypte. Alexandrie devint le lieu où s'échangèrent les produits des civilisations. C'est là que s'établit le premier musée d'art. Les salles de marbre furent le temple des premiers principes et du culte d'un art académique. Mais ce musée qui comprenait aussi la plus grande bibliothèque de l'antiquité devint bientôt le rendez-vous d'esthètes efféminés, qui se prétendaient Grecs parce qu'ils pouvaient discuter en grec et qu'ils copiaient les Hellènes.

Ces esthètes se montraient partout dans la ville avec ostentation, parés de bijoux, drapés dans des étoffes précieuses, jetant un regard dédaigneux sur le bas peuple qu'ils méprisaient. Ils apportaient des éléments de décomposition dans la poésie et dans l'art. Avec eux, la peinture se dégrada au point que l'androgyne devint le thème unique.

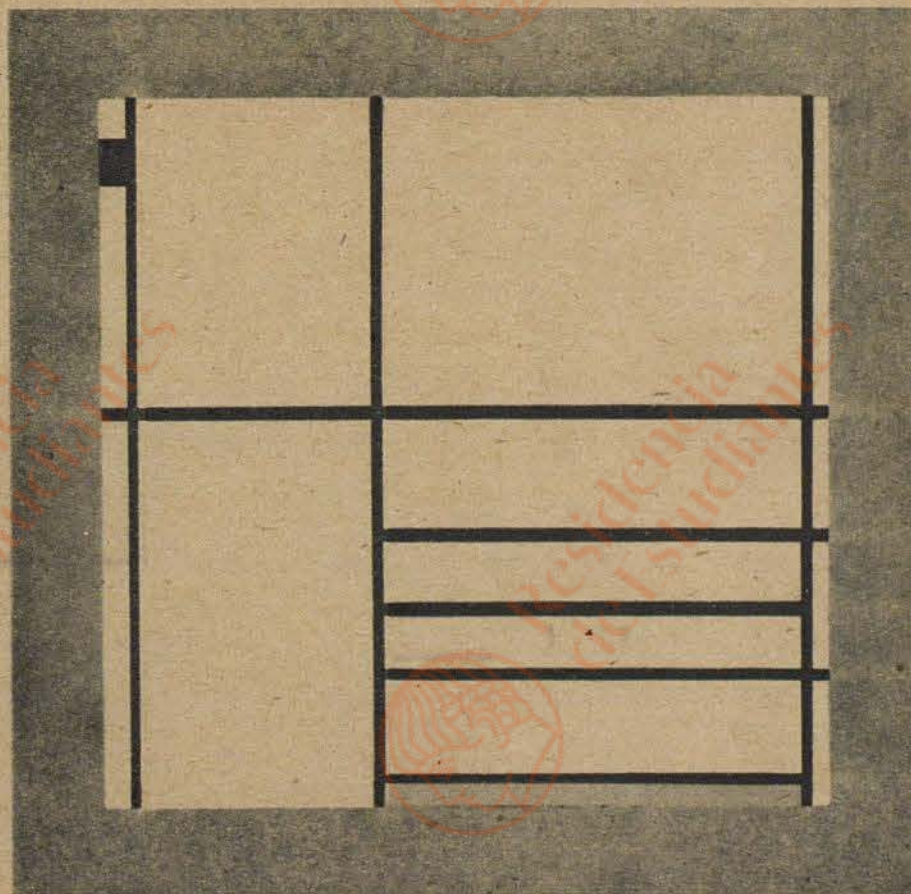
Alexandrie, cité glorieuse des temps antiques, semble très différente des villes de nos jours, comme Chicago, Kansas-City ou New-York, et pourtant un rapprochement s'impose.

Voilà des années que les Etats-Unis souffrent d'une épidémie de musées qui se multiplient à l'infini. Il n'y existe pas une ville, si pauvre soit-elle, qui ne possède son musée d'art et une collection d'antiquités. Tous ceux qui veulent se donner quelque importance: maquignons, sportsmen, banquiers, placiers en aluminium, propriétaires de magasins à prix uniques, prétentieux millionnaires qui veulent léguer un nom à la postérité, tous contribuent par des dons à enrichir ces musées. Ils les remplissent d'œuvres classiques plus ou moins authentiques et font appointer des conservateurs chargés d'initier les masses aux secrets des hautes valeurs. En réalité, ces « conservateurs » ne font qu'entraver le développement d'un art sain, issu du peuple.

Le monde artistique de l'Amérique est mené par une classe de snobs qui ne se plaît qu'au culte de ce qui est contre nature. La fondation d'innombrables musées, la nomination de conservateurs, la création de facultés d'art dans nos universités, avec leur cortège



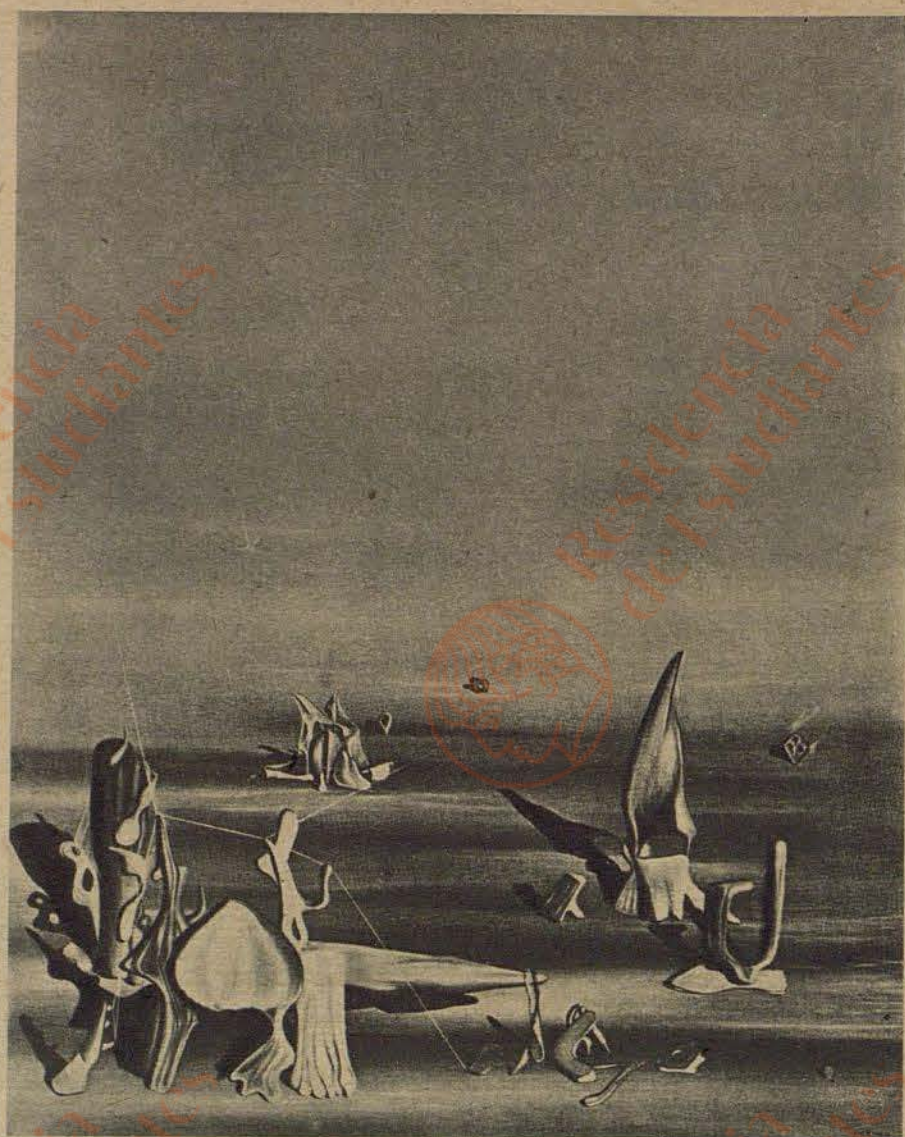
« Fantômes de Sabbat », tableau de Kurt Seligmann. Le peintre déclare avoir voulu exprimer les troubles que la politique apporte à la vie sociale.



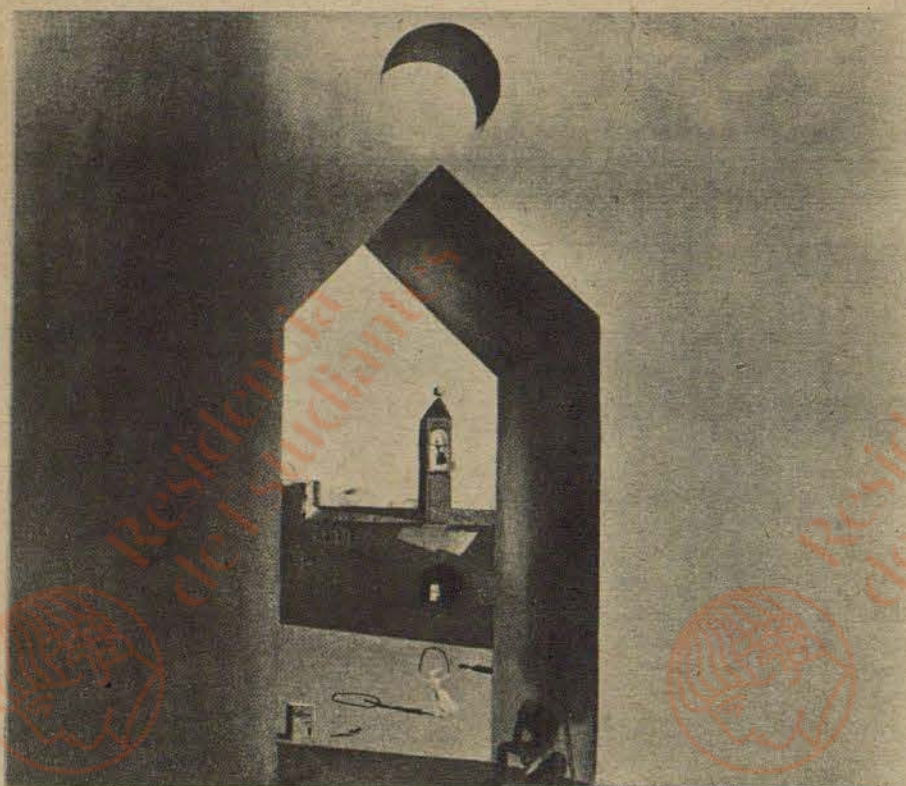
« Composition », tableau de Piet Mondrian qui travaillait autrefois en Hollande et qui se trouve maintenant à New-York.



« L'Anniversaire », tableau de Marc Chagall, qui a tiré ses sujets des anciens ghettos ou, comme le dit « Fortune », des mœurs paysannes dans les villages russes de son enfance.



« Le Témoin », tableau surréaliste de Yves Tanguy qui est venu de France en Amérique il y a deux ans.



« Photographies de rêve, peintes à la main », tel est le titre que Salvador Dali donne à ses toiles. Celle-ci s'intitule : « Echo malade de nostalgie ».



« La nymphe Echo », tableau de Max Ernst, qui a travaillé d'abord en Allemagne, puis en France et qui se trouve en Amérique depuis 1941.

de nouveaux professeurs, a eu pour résultat de former une clique artistique, une caste alexandrine, stérile et qui comprend en grande partie des anormaux. D'ailleurs, cette caste ignore tout de la vie américaine et ne s'occupe pas le moins du monde des besoins culturels de l'Amérique.

Le culte particulier à cette caste n'est qu'un de ses aspects les plus marquants. Dans les musées, l'anormal se montre un peu partout, comme les vers dans un fruit gâté. Si l'on réunissait certains de ces conservateurs de musées bien en vue de notre pays, tout Américain sain d'esprit et de corps ne tarderait pas à déceler des invertis. Quant aux quelques femmes « directrices de musées », on reconnaîtrait facilement en elles des viragos. Leur goût pour la vie retirée et occulte des musées, avec ce qu'elle peut comporter d'équivoque dans les rapports entre employés, est manifeste et les tendances des invertis pour un certain exhibitionnisme esthétique les porte à désirer occuper de tels postes de conservateurs. Le mal qu'ils font et leur influence pernicieuse résultent de l'indifférence dont l'opinion publique, en général, fait preuve à l'égard de la direction des musées.

Les fondateurs de ces musées ne tiennent aucun compte des sentiments d'un public sain et équilibré. Le critérium pour les autorités qui ont la charge des musées, c'est l'étrangeté et non l'art vivant. Ces autorités ne visent qu'un but : rassembler les œuvres mortes d'une Europe périmée, en y adjoignant, pour être à la page, ce qu'elle a produit de nouveautés plus ou moins exotiques. Les managers de ces musées industrialisés sont, aujourd'hui,

d'avis que l'homme moyen n'a pas besoin de participer à la culture et que les œuvres d'artistes qui s'efforcent d'exprimer l'art américain sont vulgaires et sans valeur. Les protecteurs, de même que les administrateurs des musées, sont, en général, des parvenus qui confondent le facteur culturel avec le style recherché. Les candidats à de fausses distinctions artistiques sont victimes soit de directeurs anormaux, soit de viragos ambitieuses et de douairières et de salonnards. Les plus intelligents et les plus avisés — et il y en a — souhaiteraient en secret un art qui répondit mieux à leur nature, mais ils se heurtent à l'opposition de la masse des autres, ils ne peuvent se défendre contre la recherche que cette clique artistique leur impose.

Cette épidémie artistique pénètre aussi dans les universités américaines, où domine la même raideur compassée et la même recherche. Là, on trouve des philologues fourvoyés dans des sentiers rebattus, des fanatiques de l'art, des professeurs orgueilleux de leur savoir et qui parlent de la culture comme si elle était inaccessible au peuple. Ce sont eux qui excitent la jeunesse à dédaigner les artistes du pays même, dont les œuvres sincères expriment l'esprit et les besoins de l'Amérique. Les seuls artistes américains qu'ils consentent encore à reconnaître sont ceux qui, à la manière de l'époque coloniale, se montraient les timides imitateurs des styles européens.

Cette anarchie dans le domaine des musées n'est pas limitée à une seule région. On pourrait croire que les Etats du Middle-West, attachés à l'ordre social, à leurs institutions, ne s'écarte-



« Insectes », par André Masson qui vivait autrefois en France. A l'instar d'Esopé et de La Fontaine, Masson commente la vie humaine par le truchement d'animaux et d'insectes.

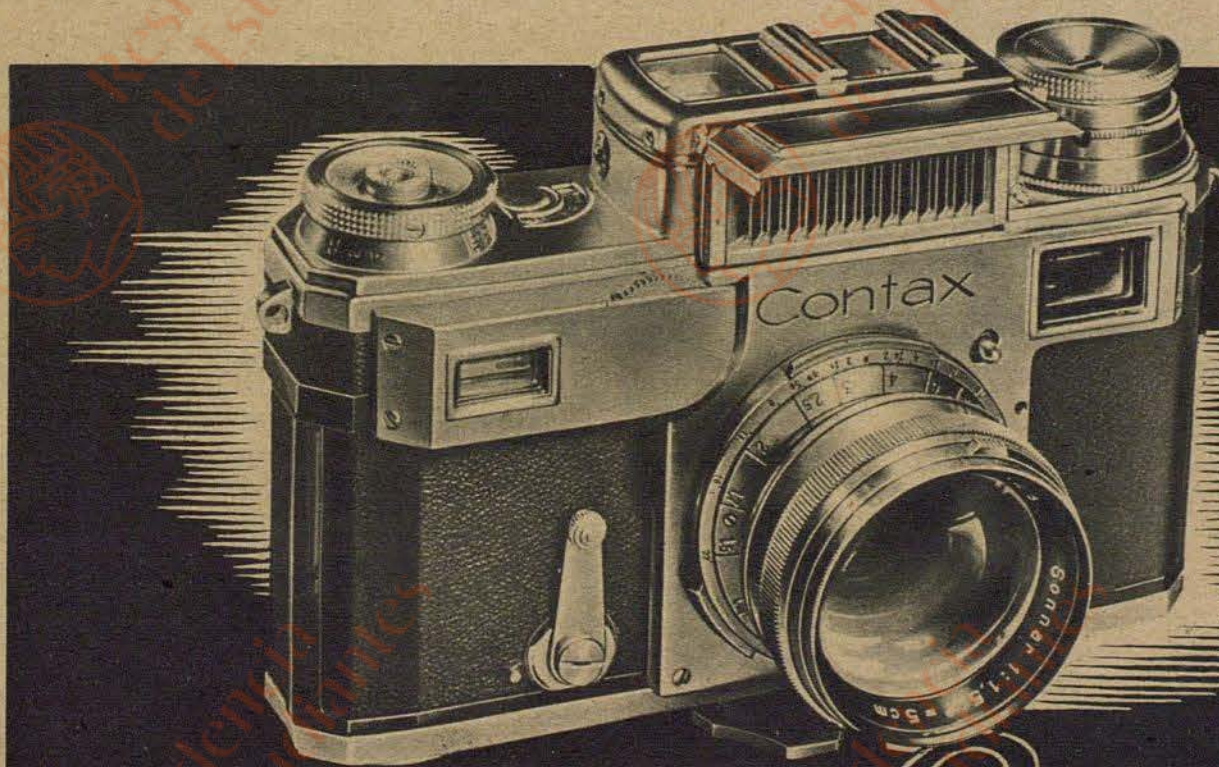


« Vue perspective complète d'un coucher de soleil » tableau d'Eugène Berman qui fait de la peinture depuis 1937 à Hollywood.

raient pas de la norme. Mais il est facile de constater que les musées de ces Etats sont justement le terrain le plus propice pour le développement néfaste d'idées artistiques subversives. On peut citer en exemple le cas d'une ville des régions les plus fertiles de l'Amérique, bien connue par sa vitalité puissante, par sa joie de vivre et qui, cependant, avait réussi à se maintenir en bon équilibre mental. Les habitants de cette ville ne sont peut-être pas très réjouissants, mais ils se composent de véritables hommes et de véritables femmes. Un négociant entreprenant qui avait réalisé une fortune importante et qui voulait laisser son nom à la posté-

rité fit cadeau à la cité d'un musée d'art. Le don fut accueilli avec enthousiasme par les classes élevées, désireuses de mettre dans leur vie quelque chose de moins matériel que les relevés de compte et les bilans des abattoirs.

Ce musée était consacré, comme il est d'usage à toutes les choses rares ou extraordinaires. Sa façade était couverte de toutes les citations possibles, sublimes ou redondantes, sur l'art et la beauté. Pour protéger le contenu contre toute profanation, une clause dans les statuts de la fondation interdisait l'achat des œuvres d'artistes vivants. Une troupe d'esthètes et de



ZEISS IKON AG.
DRESDEN

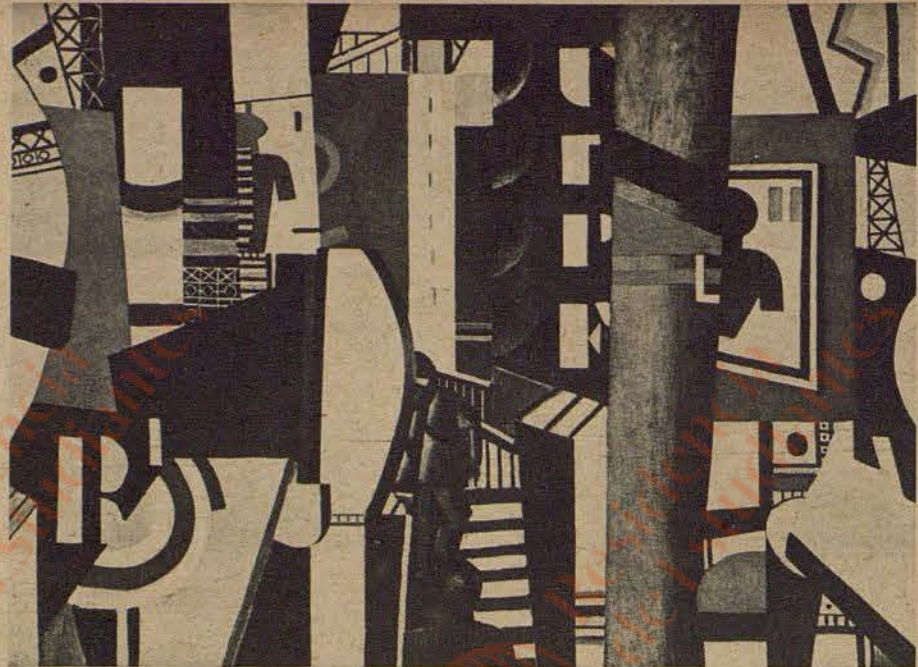


Contax

FAITES-VOUS CONSEILLER DÈS MAINTENANT, VOUS ACHÈTEREZ PLUS TARD



«Un morceau de mon univers», tableau de Georg Grosz, 1933.
Grosz est professeur de peinture à l'université Columbia.



«La City», tableau de Fernand Léger, cubiste qui vivait autrefois en France et qui vit maintenant à New York.



Un portrait de Pavel Tchelitchew. Selon «Fortune», ce néo-romantique est «l'un des rares portraitistes d'avant-garde de l'Europe».

marchands de tableaux se chargea avec empressement de l'installation des salles d'exposition et fixa le style à observer. Le musée prospéra. Il est aujourd'hui très riche en œuvres et a acquis une grande célébrité. C'est un monstre d'architecture, surchargé de marbre et de froides statues. Le musée est administré par des gens dont l'esprit n'est pas moins froid et sec. Dans ce mausolée, qui est en complète contradiction avec le caractère de la ville et qui ne représente nullement ses tendances culturelles, on trouve la plupart des horreurs et des absurdités courantes dans l'industrie des musées américaine.

II

Ce que nous voyons dans ces musées heurte le regard, mais s'oppose à l'organisation et au développement des formes culturelles qui nous sont pro-

pres, en introduisant peu à peu des concepts hostiles à l'art véritable. D'assez petits individus, efféminés et invertis, protégés par la puissance et par l'autorité que leur donnent leurs capitaux, soutenus par la presse qui recule devant la possibilité d'un scandale dans les hautes classes, s'arrogent le privilège de faire la loi dans les choses de l'art et d'enseigner à des hommes qui leur sont bien supérieurs ce qui a de la valeur ou ce qui n'en a pas. Malheur à l'artiste qui ose se dresser contre eux. Tous tombent sur lui, l'accablent de leur mépris et publient son nom sur la liste noire.

Les critiques appointés par la presse — et aux Etats-Unis toute petite ville possède sa critique d'art — sont toujours sous la dépendance des musées et écrivent toujours plus ou moins leurs articles sur les indications du conser-

vateur. Leurs dissertations sont terriblement ennuyeuses, ils n'ont aucune instruction et ignorent ce dont ils parlent. La plupart ne savent pas distinguer une nuance d'une couleur. Pour la plupart, auteurs dramatiques sans succès, acteurs sifflés ou reporters féminins en mal de copie et qui n'ont pas réussi dans la presse. Malgré leur insuffisance, ils exercent une influence sur les artistes qui cherchent leur voie. Sous la pression de la clique des musées, les critiques présentent la culture selon la doctrine des musées, comme une affaire de collectionneurs, comme une question de copie, de répétition-servile. Ils se considèrent comme des penseurs dénués de préjugés, mais leurs louanges usagées et leurs expressions stéréotypées sont tirées du même fond où ils prennent leurs connaissances : les musées et leurs publications. Durant une expérience de plus de vingt-cinq années, j'ai rarement rencontré des critiques ayant pris la peine de se lier d'amitié avec les principaux représentants de l'art américain ou s'efforçant de comprendre leurs efforts.

Les conservateurs de musée et les critiques ne se bornent pas à manifester leur insuffisance par leur préjugé maladif pour l'antique et pour tout ce qui est théorie, ils étalent aussi leur prétention et leur mauvais goût quand ils s'occupent des artistes modernes et vivants.

Il existe, par exemple, à New-York, un musée que l'on pourrait appeler une copie d'un « bazar alexandrin ». Dans cette brillante citadelle de la décadence, on exhibe au public le rebut de l'art de nos jours, comme l'expression la plus sublime de l'esprit humain. New-York organise d'autres expositions analogues en province pour éduquer les masses américaines et pour leur donner les satisfactions artistiques dont elles ont besoin. Ce musée est devenu l'instrument le plus élégant, mais aussi le plus dangereux de propagande snob en faveur d'œuvres qui ne s'adressent qu'à un petit groupe d'initiés. Quant aux publications, peu les lisent et bien moins encore les comprennent. Mais la richesse de l'entreprise, l'étalage, l'ex-

position, la devanture et l'absurdité surréaliste exercent une grande force d'attraction sur tous les Américains qui veulent se pousser dans le monde et qui voudraient voir la compréhension pour les choses de l'art et l'exercice de la profession artistique réservés à quelques esprits précieux et efféminés. Ce musée, qui a la prétention — de même que les élégants magasins de la 5^e Avenue — de présenter ce qu'il y a de nouveau à Paris, joue actuellement un rôle décisif en mettant au premier plan un modernisme dégénéré.

L'art reproduit l'état d'esprit du milieu vivant, la confiance et la joie des êtres humains, les vertus et les convictions de l'esprit de l'homme. C'est pourquoi les caractères de nos musées sont importants non seulement pour les artistes et les critiques d'art, mais aussi pour chaque Américain. Si l'art est dégénéré, il y a tout lieu de supposer que la société dont il est le produit est, elle aussi, en voie de décadence. Si l'art perd tout contact avec la vie publique et s'il tombe entre les mains de quelques théoriciens et de quelques esthètes qui l'enferment dans une tour d'ivoire, il y a là un signe de fatigue morale et de fatigue sociale d'un milieu dans lequel il devrait normalement prospérer.



Tableau du «puriste» Amédée Ozenfant, peintre français qui est venu s'établir aux Etats-Unis, à l'Université de Washington.

Troisième année de guerre. Match international de football au Stade olympique de Berlin

ALLEMAGNE-ESPAGNE



Les officiers de la « Division bleue » au milieu de leurs camarades allemands. On peut voir sur leurs visages avec quelle attention ils suivent la partie.



« But ! » Mais tous n'y croient pas encore: le ballon a pénétré comme un boulet dans les filets. C'est à peine si on l'a remarqué, il en est aussitôt sorti. →

Pour tous les usages

OLYMPIA présente la machine à écrire qui convient. Pour le bureau, l'OLYMPIA 8, dont les multiples qualités ont fait leurs preuves, existe avec chariots de différentes longueurs, et tabulateur décimal. En machines portatives, OLYMPIA offre les modèles suivants: ELITE, PROGRESS et SIMPLEX, ainsi que la PLANA, la première machine à écrire allemande en construction plate. Tous ces modèles, quelles que soient leurs différences de prix et d'emploi, ont en commun la marque, et celle-ci garantit la qualité.

Olympia

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France:



MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, Rue de Berri
Balzac 42-42

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers

En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb.

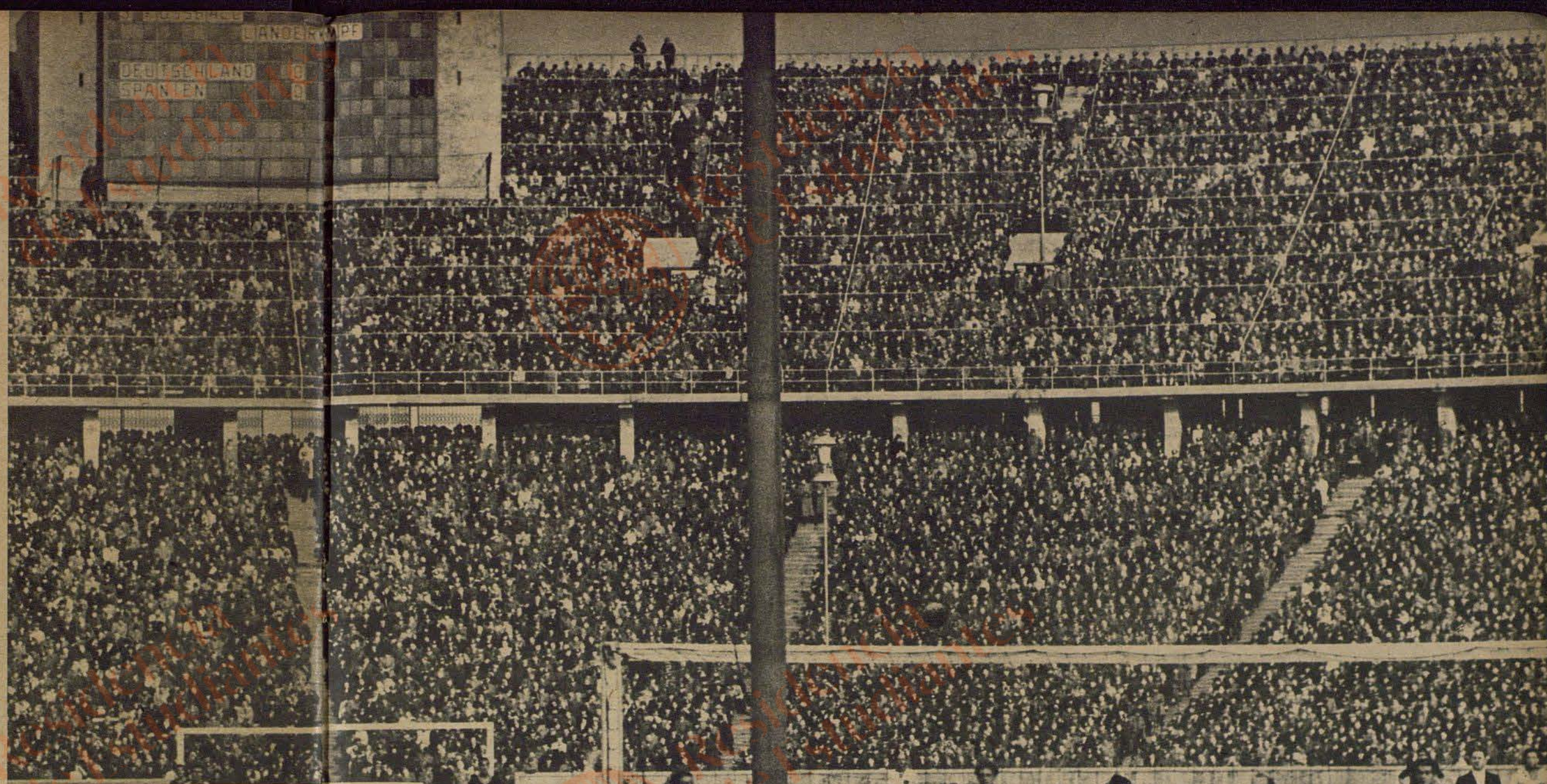
Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.



RICARDO ZAMORA, LE GARDIEN DE BUT LE PLUS POPULAIRE...

...du côté des buts allemands...

...derrière les «bois» d'Espagne...



80.000 spectateurs au Stade olympique.
Presque la population d'une grande ville.

ZELLSTOFFFABRIK WALDHOF

fabrique de la cellulose à base de bois et du papier à base de cellulose

Pâtes au bisulfite et à la soude, écrues
et blanchies, pour l'industrie du pa-
pier, des fibres artificielles et pour
l'industrie chimique. Pâtes spéciales
et pâtes anoblies.



Papiers spéciaux pour emballage,
Papiers à filer, Papiers de succédané
de textile, pâte pour simili - cuir,
Papier d'impression et papier à
écrire.

DIRECTION GÉNÉRALE: BERLIN

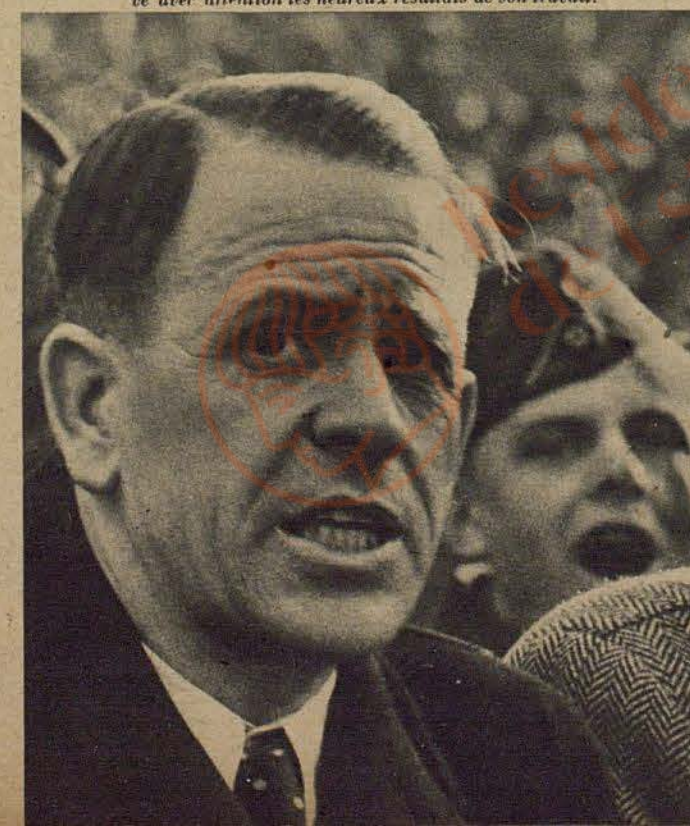
USINES A MANNHEIM - TILSIT - RAGNIT - COSEL - OBERLESCHEN - KELHEIM - KOSTHEIM - WANGEN - JOHANNESMÜHL



1:1

L'Espagne, pays où le football est en honneur, a rencontré sur le terrain olym-
pique un adversaire digne d'elle. Match nul. L'équipe allemande de guerre s'est
tirée honorablement d'une épreuve où elle se trouvait opposée aux as espagnols.

Herberger, Manager de l'équipe allemande, obser-
ve avec attention les heureux résultats de son travail.



Devant la porte de Marathon, les soldats espagnols portent en triomphe
les hommes de leur équipe. Reportage photographique: H.U.B.



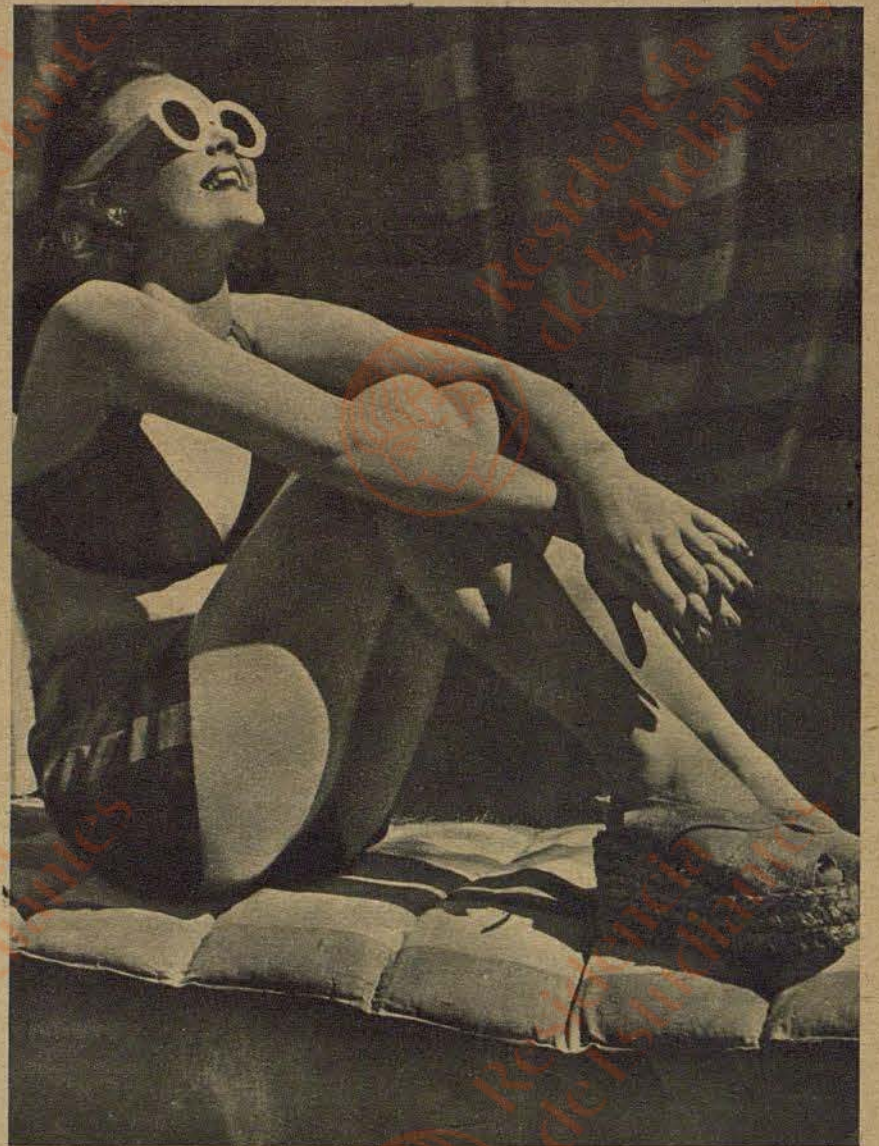
LUNETTES NOIRES ET COSTUMES DE PLAGE

Nouveautés d'été pour la Femme



La peau doit être ensoleillée. Plus le costume de bain est réduit, mieux il sied. Grâce à la technique du tricotage, on peut pour ainsi dire modeler le corps.

Toile bleue avec bordure paysanne. Un costume léger et commode pour la montagne, très échancré dans le dos. ↓ pouvant être aussi porté sans blouse.



Pour un véritable bain de soleil, le caleçon et le foulard qui recouvre la poitrine sont presque de trop... mais la batiste, lie-de-vin à raies jaunes, est très jolie.



Le pantalon bouffant... forme nouvelle du costume de plage. Tissu imprimé orange, à fleurs vertes et blanches, sied bien à la peau bronzée par le soleil. Le corsage est entièrement froncé.

→
Invitation au bain.





Diagnostic en couleurs. Les bariolages qu'on voit sur ce moteur d'avion ont surgi, pendant les essais, d'une couche d'enduit gris. Maintenant, l'expert, selon les différentes nuances, peut établir une sorte de diagnostic : chaque couleur indique un degré de chaleur, atteint par une partie du moteur pendant l'essai. A leur tour, ces degrés

de chaleur révèlent les éventuels défauts de la construction. On en peut déduire les matières à utiliser pour donner le meilleur rendement à la machine. Ce sont les usines IG. Farben « Thermocolor » qui ont composé cette peinture grise. Ces couleurs existent également sous forme de crayons. Chaque ouvrier peut les utiliser à volonté.



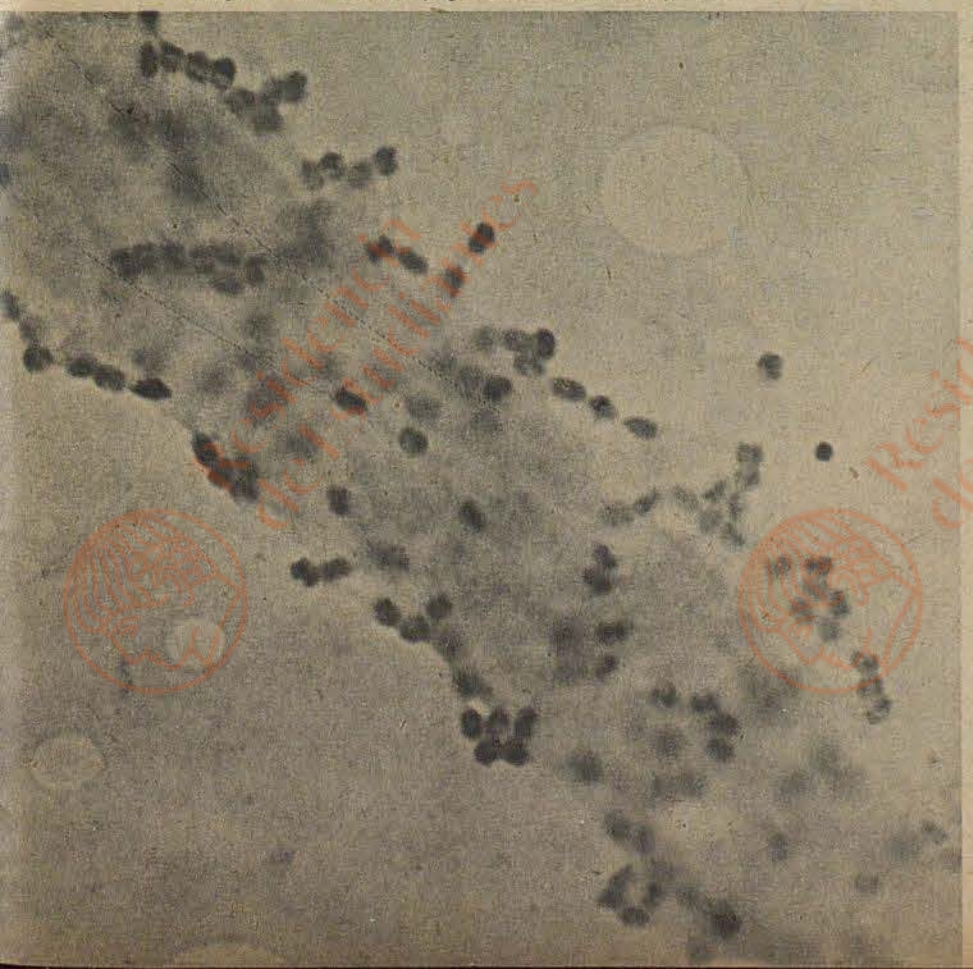
SEMBLABLES A DES TORPILLES qui se précipitent sur les vaisseaux de guerre, les bactériophages ① se lancent sur leur proie, les bactéries ②. (Agrandissement de 1/30.000)

Photographiés pour la première fois :

Mangeurs de microbes

UN savant français, d'Hérelle découvrait, il y a vingt-cinq ans, que les bactéries sont attaquées et détruites par une matière énigmatique ou par des corpuscules mystérieux encore plus petits qu'elles. Ces bactéricides ont été nommés bactériophages. Les savants du monde entier ont disputé avec passion de leur importance et de leur nature. Or un médecin berlinois, le docteur Helmut Ruska, vient de réussir à photographier les bactériophages, à l'aide de l'ultra-microscope Siemens. Les photographies montrent que les destructeurs des bactéries sont vraiment des êtres infiniment petits et non pas de simples corps d'albumine, ainsi que beaucoup de savants l'avaient admis.

UNE PEAU VIDE, voilà ce que laissent les bactériophages de leur victime. (Agrandissement 1/50.000)



Le bouleau

ILS avaient été six, trois frères et trois sœurs, sur l'étroite presqu'île, au milieu des récifs. C'était là qu'ils avaient construit une maisonnette pour leurs parents et pour eux-mêmes. Tous jeunes encore, ils n'avaient pas eu le cœur de couper le petit bouleau. Pleins de sève comme lui, ils s'étaient mis d'accord pour lui laisser la vie. Et le bouleau poussait au milieu de la maison. Ses racines s'enfonçaient sous le plancher. Les solives avaient été sciées autour de son tronc pour ne point l'empêcher de grandir. Finalement, il avait percé le plafond et dépassait même le toit. Reconnaisant, il étendait ses branches protectrices sur la maison et ses feuilles délicates vibraient au vent.

Les années ont dispersé les enfants. Les parents sont morts. La plupart du temps, la maisonnette reste abandonnée.

Cet été, pourtant, trois des huit lits sont occupés.

Liliane, la femme sculpteur, dort dans le grand lit de la mère. Elle y dort longtemps. Personne ne l'en empêche. Liliane est si grande et si solennelle qu'on se soumet à ses désirs et que la meilleure place est toujours pour elle.

Barbro, son amie, peint des aquarelles. Elle est toute frêle. Dans la maisonnette, c'est la cabine de paquebot, une chambre minuscule à deux lits superposés, qui lui est réservée.

C'est Arnold, le sculpteur sur bois, patriarche et protecteur de cette petite colonie d'artistes, qui a demandé la maisonnette solitaire à l'un de ses propriétaires, son ami Bertil. Lui dort sur un divan dans la salle à manger, quand il ne préfère point passer la nuit à la belle étoile, sur une chaise-longue, sous la véranda. Parfois, il change de lit plusieurs fois par nuit, selon ses goûts et le temps qu'il fait.

Gösta, fervent des sciences naturelles et peintre paysagiste, évite pendant la nuit la proximité des femmes. Il dort dans sa propre maison, une bicoque misérable dans les bois, où il a trouvé pourtant un lit particulièrement moelleux.

Au début, les hommes avaient occupé, seuls, la maison, puis Liliane et Barbro étaient venues les rejoindre.

On dormait tard, on préparait ensemble le petit déjeuner, on mettait de l'ordre ou du désordre dans la maison avec un vacarme joyeux. Rien ne comptait dans la vie. Chacun faisait ce qu'il voulait. Les journées étaient sans programme. On se laissait aller ; on se baignait, pêchait, se promenait,

travaillait ou on ne faisait rien, selon les goûts de tout un chacun. On mangeait d'énormes quantités de gruau et on faisait des hécatombes de poissons.

Un beau jour, Gösta découvrit l'épave d'un bateau. Couché sur le ventre, il était à moitié enseveli sous le sable. Là-dessus, on avait rêvé de voyages à la voile et tous quatre avaient abandonné leur travail et s'acharnaient à la restauration du bateau.

Une amitié ardente liait Barbro et Arnold. La joie de vivre rayonnait sur leurs journées et captivait les autres. Une journée de ces vacances joyeuses, restera à jamais gravée dans leurs mémoires. Elle avait commencé par un choc et se termina par une nuit d'effroi.

Au matin, Barbro avait poussé un cri. Arnold avait été le seul à l'entendre.

Elle était partie chercher la crème pour le café, comme Liliane le lui avait dit. Gösta, en attendant, avait mis le couvert sous la véranda. Courant au secours de Barbro, Arnold la vit, étendue, évanouie, sur le sol. Comme un petit nuage gris dans un ciel clair, une souris s'était noyée dans le lait...

Mais Barbro reprit vite connaissance.

— J'ai peur des souris, dit-elle pour s'excuser. C'est une faiblesse qui me vient de ma grand-mère. J'ai beau faire des efforts, je n'arrive pas à me dominer...

Son appétit était déjà revenu quand on but le café noir. Après le petit déjeuner, Arnold, l'homme, et Gösta, le jeune, se munissent de pots de peinture, de pinceaux et d'outils et partent en direction du bateau. Les jeunes filles font la vaisselle. Après quoi, Liliane s'étend au soleil pour rêver. Barbro chausse les sabots qui attendent devant la porte et court vers la plage. La journée est chaude, sans vent. Un ciel pur s'étend sur la mer ; les vagues brillent.

...

Les lourds sabots dans une main, le maillot mouillé dans l'autre, Barbro revient vers la cabane, sautant de pierre en pierre. Il n'y a pas de chemin ici et les sabots sont meilleurs que des chaussures.

Tout à coup, un sabot glisse et tombe par terre. Elle se penche pour le ramasser quand, tout près, elle aperçoit un serpent dormant au soleil. Barbro le reconnaît à sa tête et aux zébrures qui strient son dos. Une peur froide la saisit. Elle abandonne le sabot et descend la colline en courant.

Pâle, les yeux exorbités, haletante, elle arrive au bateau. Gösta badigeonne

à grands coups de pinceau ; Arnold essaye de donner à la figure de proue les traits de Barbro.

— As-tu vu des fantômes en plein jour ? demande Arnold.

— Non, pas de fantômes. Une vipère ! balbutie Barbro. Là-haut, sur la colline...

— Un ver de terre, fait Gösta, dédaigneux. Il n'y a pas de vipères ici.

Comme tous les géants, Gösta méprise la faiblesse. Barbro le met constamment hors de lui. Il se fâche, sa fragilité l'irrite et, surtout, elle lui préfère Arnold.

Arnold est aussi incrédule que Gösta. Mais il abandonne tout de même sa sculpture et accompagne Barbro, content au fond.

« Pourvu que le serpent soit encore là », pense Barbro, et elle prie : « Mon Dieu ! Faites que le serpent ne parte pas ! »

Agités, ils montent la colline en courant. Barbro la première, Arnold suit.

Voici le sabot et voici, lové, le serpent endormi.

— Dieu merci ! il est là, dit Barbro, l'indiquant du doigt.

Et elle sent qu'elle monte beaucoup dans l'estime d'Arnold.

— Tu as raison, apprécie-t-il, c'est une vipère.

Et il réfléchit comment, nouveau Siegfried, il pourra tuer le dragon.

— Reste là et ne bouge pas, dit-il à Barbro. Je reviens tout de suite.

Cachée derrière un rocher, Barbro fixe le serpent. Elle ne le quitte pas

des yeux. Sa fantaisie commence à travailler : un dragon immense glisse sur les flots. La tête soulevée, il vient tout droit sur elle. Elle est comme Andromède qui attend son sauveur... Persée revient. Au lieu du glaive, il porte un piège rapidement construit avec un bâton et un bout de ficelle.

Il attaque le serpent. Barbro pousse un cri et prend la fuite. Mais, habile, Arnold atteint le serpent à la nuque, s'approche prudemment, saisit la tête dans la ficelle et serre le nœud. En triomphe, il porte devant lui le reptile, suivi par Barbro.

Ils appellent Gösta et Lilliane.

— C'est la première vipère sur cette île, dit Gösta. Elle est probablement venue à ta suite...

Tout le monde rit. Gösta dévisage Barbro plein de défiance, comme s'il voulait la rendre responsable de l'existence de la vipère. Femmes et serpents, pour lui c'est tout un. Femmes et serpents — paradis et enfer — tout cela va ensemble. Impossible de les séparer.

...

Le soir est calme et beau. Ils sont assis tous les quatre sur le banc devant la cabane. Gösta, le nez en l'air, respire.

— Le vent va venir du sud, dit-il. Si le bateau était prêt, nous pourrions partir demain.

— Nous avons rapiécé les voiles, dit Lilliane. A quand le baptême ?

— Dans quelques jours, dit Arnold. Il est pâle et silencieux. Il songe à Barbro.

Gösta se couche de bonne heure. Demain, il veut partir à la pêche.

Les autres demeurent encore un peu.

Arnold tout près de Barbro. Il essaye de passer son bras sur ses épaules, mais Barbro prend sa main et, d'une douce pression, la remet sur son genou.

— Diable de femme, dit-il dans l'oreille de Barbro. Veux-tu encore longtemps m'échapper ?

— Aussi longtemps que je le pourrai, Arnold, dit Barbro, en pesant ses mots.

Pour un tout petit instant, elle appuie sa tête contre son bras, comme si elle se sentait fatiguée.

Des étoiles filantes...

— Vous avez fait un vœu ? demande Arnold.

— Une grosse commande, dit Lilliane.

— Et toi, Barbro ?

— Moi, dit-elle, de la force. Et toi ? Il sourit, un peu moqueur :

— Une femme, bien entendu.

Et à son oreille :

— Toi !

Lilliane rit. Elle bâille, elle se lève.

— Bonne nuit. Je vais me coucher.

Arnold accompagne Barbro jusqu'à la porte de sa chambre. Debout devant elle, il met la main sur le loquet et lui barre l'entrée.

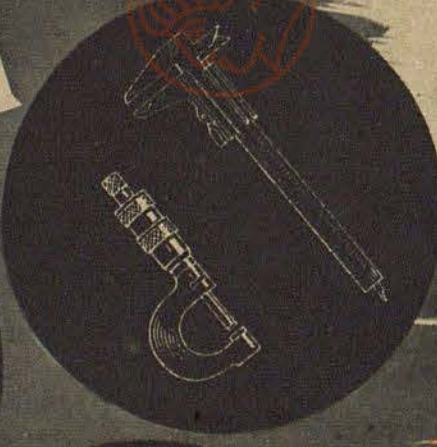
— Et ma récompense pour le serpent ? murmure-t-il.

Il approche ses lèvres des siennes, elle tend sa bouche ; mais soudain, avant le baiser, elle pose sa main sur la sienne, appuie, ouvre et s'échappe par-dessous les bras qui voulaient



MAUSER

Armes de chasse,
de sport et de défense,
instruments de précision,
machines à compter



MAUSER-WERKE AG OBERNDORF / NECKAR

F.OLLERICH

l'étreindre. La porte se ferme en grinçant.

— Il faudrait que j'y mette de l'huile, pense Arnold.

Il attend encore un peu, écoute. Rien ! Songeur, il va dans la salle à manger, prend deux couvertures et sort sur la véranda pour dormir.

— Diable de femme ! fait-il encore une fois.

Et il se roule dans ses couvertures.

Assise sur son lit, Barbro rêve. Il est dur de combattre, de lutter. Il serait si bon de lui mettre les deux bras autour du cou, de l'embrasser... Mon Dieu ! oui... elle le fera. Mais pas encore... demain peut-être... Elle résistera autant qu'elle pourra. Elle sait lutter. Elle sourit. Elle n'est pas une proie facile. Elle est forte. Elle sait résister à un homme... Oui, même à celui-là... Et pourtant, il serait si bon de se laisser aller.

Elle se couche. Mais le sommeil ne veut pas venir. Elle entend le vent qui se lève. Gösta avait raison. Les vagues battent la rive ; les arbres gémissent. Tout à coup, elle sursaute, saisie d'une peur mortelle. Un cri étrange ! Un cri d'homme torturé. Un hurlement affreux !... Encore un !... Et elle tremble d'effroi.

Silence...

Qu'est-il arrivé ? Un malheur, certainement. Des bandits auront attaqué la maison. Arnold, tué, gît dans son sang sous la véranda, et Gösta, le géant, dort du sommeil du juste au lieu de venir à son secours.

Encore un cri. Encore une plainte.

Elle appelle Liliane à son secours.

Elle claque des dents, frissonne. Mais elle ne bouge pas du lit.

Elle entend comme des pas sous sa fenêtre, comme des mots chuchotés...

— Ils vont grimper par la fenêtre. Il faut fuir... Vite... dans la forêt !

Elle saute du lit... Sa chemise blanche la trahira dans la nuit... Elle saisit un manteau noir, ouvre la porte qui grince et se précipite dehors.

...Mon Dieu ! si quelqu'un l'entend. Un instant, elle s'arrête près de la porte de derrière.

Rien. La nuit est sombre. Soudain, un coup de vent et encore une fois ce cri déchirant. Quelle horreur, mon Dieu, quelle horreur !

Et Arnold ! Qu'est-il devenu ? Il faut le savoir absolument ! Et Liliane, vit-elle encore ? Elle frappe contre le mur. Mais un coup de vent la saisit et la jette contre la poitrine d'un homme.

C'est elle maintenant qui crie. Elle est perdue. Ses genoux fléchissent. Elle glisse à terre.

Deux bras vigoureux l'étreignent et la relèvent. Une voix bien connue et tant aimée fait : « Allo ! », et Arnold la presse sur son cœur. Elle se cramponne à lui comme un oiseau tombé du nid.

Il vit ! Quel bonheur !

Il rit.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui ? Nous courons tous autour de la maison. Toi, Liliane et moi. Et

pourtant c'est moi le chien de garde.

— Alors, Liliane n'est pas morte ? Dieu soit loué !

Il ne peut pas, dans la nuit, très bien la voir, mais il sent son corps qui tressaille et son cœur qui bat vite et fort. Elle fond en larmes.

— Ne pleure pas, Barbro, supplie-t-il, ne pleure donc pas.

Ses larmes roulent sur sa poitrine.

Lentement, elles disparaissent dans l'ouverture de son col.

— Comme elles sont chaudes, ses larmes, pense-t-il. Son baiser le sera davantage... — Ne pleure pas, Barbro, dit-il encore, ne pleure pas comme ça.

Soudain, de nouveau, ce cri épouvantable déchire la nuit. Elle se cramponne à lui comme à un rocher.

— Mais qui crie si horriblement ?



**Brillante et
souple**

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de **Kaweco**

— Petite sotte, dit-il, c'est le bouleau. Chaque fois que le vent vient du sud, il donne un grand concert. Le vent du sud est un amant violent, conquérant, destructeur, mais le bouleau ne veut pas se soumettre. Il hurle, il rage, secoue ses branches de désespoir, déchire sa robe et pousse des cris horribles. D'abord, il a fallu consoler Liliane et, maintenant, c'est toi. Ne pleure pas.

— Je croyais déjà que des brigands avaient attaqué la maison, dit Barbro, riant sous ses larmes.

— Petite sotte, dit Arnold tendrement. (Il l'étreint plus fortement encore.) Demain matin, je grimperai sur le toit et j'enchaînerai le bouleau. Gardien de la maison, je ne peux pas admettre que vous autres, femmes, passiez des nuits blanches.

Il la prend par les épaules et, rasant le mur, la reconduit dans la maison.

— Veux-tu que je parte maintenant ? demande-t-il dans le couloir, devant la porte de Barbro.

Un cri farouche du bouleau semble donner la réponse.

— Reste là, ne t'en vas pas. Je t'en prie, Arnold...

Et elle saisit son bras.

Les hurlements du vent ont absorbé le bruit de la porte. Arnold baigne le visage de Barbro dans l'eau froide, la soulève et la couche. Tendrement, il la borde.

— Bonne nuit, petite Barbro, dit-il, se penchant sur elle.

Elle lui met les deux bras autour du cou, riant et pleurant à la fois. Elle l'embrasse. Mais, doucement, Arnold défait l'étreinte et repose ses mains sur la couverture. Puis, souriant, il grimpe dans le lit supérieur.

Il pense qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Barbro aussi sourit, les yeux clos. Elle se sent très fatiguée et infiniment heureuse. Il n'y a plus de désaccord. Elle ne sait plus qu'une chose : elle ne pourra pas vivre sans cet homme grand, bon et joyeux, qui est couché dans le lit supérieur.

...

Le lendemain matin, Arnold est à cheval sur le toit, avec des marteaux, des fils de fer et des crampons. Il frappe et cloue, fixe les branches, bref il enchaîne le bouleau. Il est très fier de son œuvre. Le soir, le vent du sud reste sans réponse. Le bouleau est muet.

Le lendemain, pendant le repas, Liliane dit :

— Arnold, tu sais, il faudra encore monter sur le toit. Le bouleau a encore crié deux fois cette nuit.

— Aïe ! dit Barbro.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Liliane.

— Je me suis mordu la langue, dit Barbro, rougissante.

— D'accord, dit Arnold, sans changer d'expression.

Mais au lieu de regrimper sur le toit, pendant l'heure de la sieste, il sortit de ses gonds la porte de la chambre de Barbro et la graissa soigneusement.

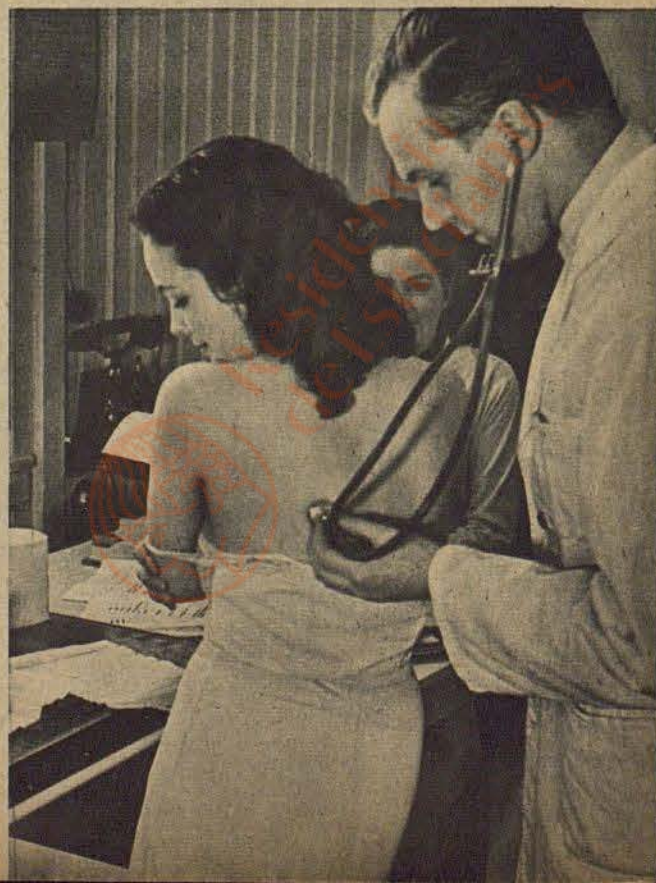
Dessins: Fritz Busse

Anna von Schrott



TRAVAIL DELICAT. Voyez comme elles sont attentives. C'est que, dans cet atelier, on manipule de menues pièces détachées dans une atmosphère d'acides qui pourrait être dangereuse. Mais les vapeurs délétères sont absorbées par des aspirateurs qu'on voit au sommet des vitrines de travail, et les organes des ouvrières sont protégés par ces écrans vitrés contre tout danger d'intoxication. Un peu d'organisation scientifique d'une part, un peu d'attention de l'autre, et tout se passe bien.

Des Françaises découvrent une ville



JOLIE!... Mais l'imperturbable médecin de l'usine n'a que des soucis sanitaires



LE PLUS GRAND PONT SUSPENDU DE L'EUROPE

AUG. KLÖNNE



DORTMUND



Signal



Qui...
ne se laisserait
pas faire !